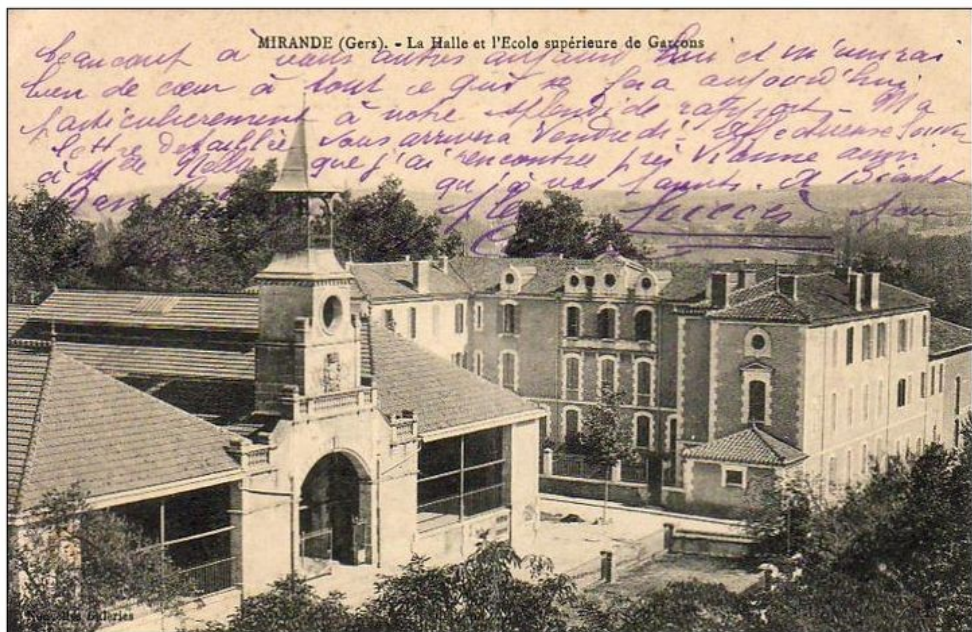


# Mon internat à l'École primaire supérieure

de Mirande 1923-1927

Roger Lazartigues



Mirande (Gers) - La halle et l'École primaire supérieure de garçons  
1902-1903

## Avant-propos

Dans le livre qu'il a écrit à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Roger Lazartigues qui fut instituteur jusque dans les années soixante, témoigne de sa scolarité à l'École primaire supérieure (EPS) de garçons de Mirande, de 1923 à 1927<sup>1</sup>. Il raconte la vie quotidienne dans l'établissement qu'il a fréquenté pendant quatre ans en mettant en lumière certaines contradictions. L'émotion et l'humour ne sont jamais absents dans le récit.

Les deux écoles de filles et de garçons de l'enseignement primaire supérieur de Mirande<sup>2</sup> ont accueilli des jeunes gens issus pour la plupart des classes moyennes et populaires. Les enfants des classes populaires qui obtiennent une bourse d'État permettant de financer en partie la pension, l'achat du trousseau, des habits du dimanche, le matériel scolaire poursuivront des études à l'EPS pendant trois ans.

---

<sup>1</sup> Lazartigues Roger, *Mon internat à l'École primaire supérieure de Mirande 1923-1927*, 107 pages, ouvrage publié à compte d'auteur en février 1995, consultable au Centre de ressources du Musée national de l'Éducation à Rouen.

<sup>2</sup> Succédant aux deux seuls Cours complémentaires du département, en tout cas jusqu'en 1904, deux Écoles primaires supérieures (EPS) ont été créées à Mirande : l'école de garçons en 1891 puis, en 1897, l'école de filles annexée à l'école primaire de filles.

Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie<sup>3</sup> auteurs de l'ouvrage « Les collèges du peuple», étudient notamment la scolarisation prolongée au-delà du Certificat d'études primaires dans l'enseignement primaire supérieur<sup>4</sup> dans le Gers - département viticole, d'élevage et de polyculture.

---

Les notes ajoutées en bas de page apportent des précisions sur le parcours scolaire, professionnel et parfois militant de certains élèves de l'EPS cités par l'auteur et, à l'occasion, sur l'histoire locale.

Consulter en annexe, à la fin du récit :

- Les tableaux des horaires hebdomadaires d'enseignement dans les Écoles primaires supérieures, l'épreuve d'algèbre au brevet élémentaire 1920-1930 et

---

<sup>3</sup> Briand Jean-Pierre, Chapoulie Jean-Michel. *Les collèges du peuple, L'enseignement primaire supérieur et le développement de la scolarisation prolongée sous la Troisième République*, 544 pages, éditions de l'INRP, du CNRS et de l'ENS, Éditeur Para graphic, septembre 1992 – Mirande : pages 222, 280, 338, 346, 359, 364, 366

<sup>4</sup> Dès l'âge de 13 ans, titulaires du Certificat d'études primaires les élèves peuvent après trois études dans l'enseignement primaire supérieur, accéder à des emplois qualifiés, le plus souvent après concours. Ces formations sont dispensées dans les Écoles primaires supérieures (EPS), les Cours complémentaires (CC) et les Écoles pratiques de commerce et d'industrie (EPCI) [Carte interactive des EPCI](#) en France.

En 1942, les EPS et les EPCI deviennent respectivement Collèges modernes et Collèges techniques.

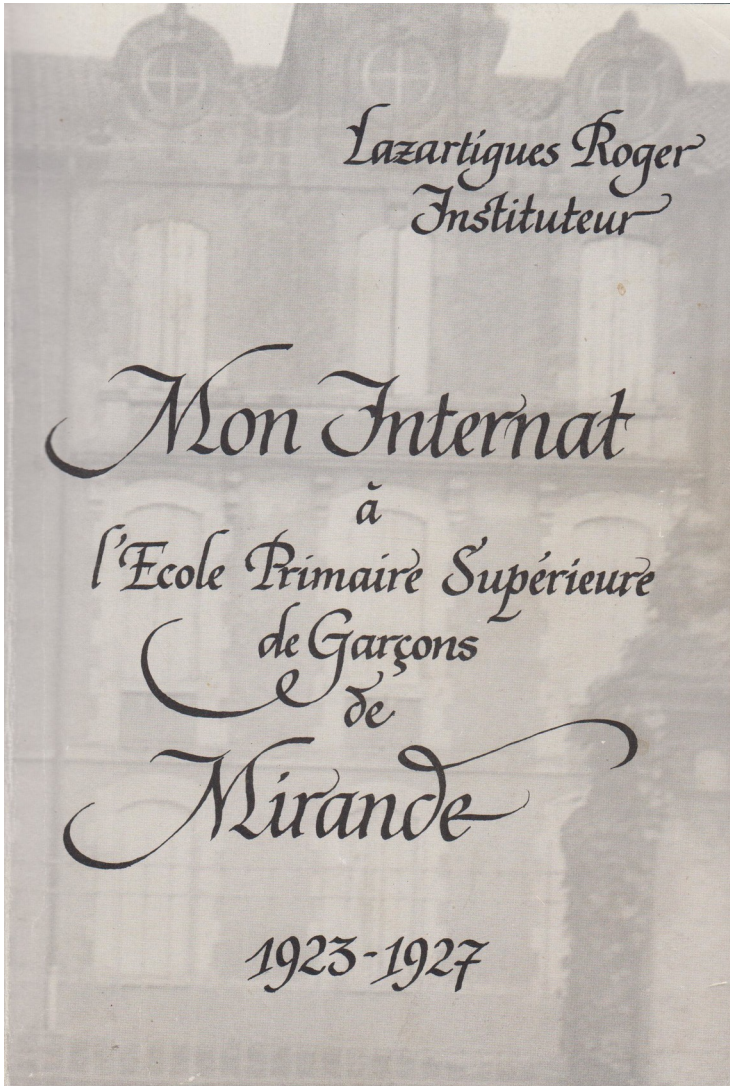
l'organisation des études, des contrôles et des sorties à l'EPS de garçons de Mirande.

- Les monographies des écoles primaires de filles et de garçons de Gondrin du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire de la nouvelle école primaire ouverte en 1925 dont la création constitue à l'époque un investissement éducatif et de santé publique important.

**Michel Mieussens**

\* Un grand merci à Françoise pour son aide dans le travail de relecture.





(Couverture de l'ouvrage original)

Lazartigues Roger, Instituteur Mon Internat à L'École Primaire Supérieure de  
Garçons de Mirande 1923-1927

# Sommaire

<i>Les préparatifs du départ.....</i>	<i>9</i>
<i>La veille du Départ.....</i>	<i>14</i>
<i>Le départ pour Mirande.....</i>	<i>15</i>
<i>La Réception.....</i>	<i>18</i>
<i>L'installation.....</i>	<i>23</i>
<i>La Coupure.....</i>	<i>29</i>
<i>Le Premier octobre 1923.....</i>	<i>38</i>
<i>Le Classement provisoire.....</i>	<i>50</i>
<i>Le service intérieur et les sanctions.....</i>	<i>52</i>
<i>Au Travail !.....</i>	<i>55</i>
<i>Les Repas.....</i>	<i>60</i>
<i>Les Congés de La Toussaint.....</i>	<i>62</i>
<i>De La Toussaint à La Noël.....</i>	<i>66</i>
<i>Distractions - Passe-temps et Aléas.....</i>	<i>73</i>
<i>Congé de Pâques et Innovation.....</i>	<i>79</i>
<i>Promenade jusqu'à Mouchès.....</i>	<i>82</i>
<i>Les aléas du «tutage» des Grillons.....</i>	<i>84</i>
<i>Le 3<sup>e</sup> Trimestre 1924 et les Grandes Vacances.....</i>	<i>89</i>
<i>Le 1<sup>er</sup> Trimestre d'Octobre à Noël 1924.....</i>	<i>94</i>
<i>Le 2<sup>e</sup> Trimestre 1925.....</i>	<i>99</i>
<i>Une messe troublée.....</i>	<i>100</i>
<i>La fin du 2<sup>e</sup> Trimestre.....</i>	<i>105</i>

<i>Le Départ à la Retraite de Monsieur Larroche.....</i>	<i>107</i>
<i>Monsieur Duffort Directeur de l'École Primaire Supérieure de Garçons de Mirande.....</i>	<i>110</i>
<i>L'année scolaire 1925 – 1926.....</i>	<i>110</i>
<i>L'année scolaire 1926 – 1927.....</i>	<i>119</i>
<i>Ma dernière semaine d'Internat.....</i>	<i>121</i>
<i>Conclusion.....</i>	<i>128</i>

## *Les préparatifs du départ*

À Gondrin<sup>5</sup>, la semaine qui précéda la rentrée ne fut pas de tout repos pour mes parents. Mon père descendit du grenier la «chapelière», grande malle en bois, au couvercle bombé dont le carton jauni par le temps, clouté bien au centre, portait encore le nom de ma tante Marcelle avec une adresse ancienne. Armé du petit balai, il l'épousseta, enleva les toiles d'araignées, la brossa à l'eau savonneuse suivie d'un rinçage à l'eau claire, l'essuya avec minutie pour terminer par un traitement « anti-rides » à la cire marron-clair sur la carcasse de bois prête à commencer une deuxième jeunesse. Une belle adresse écrite à « la ronde » par

---

<sup>5</sup> Gondrin : bourg castral, fief de la famille de Pardaillan (1040-1789), situé sur la voie royale Agen-Bayonne.

En 1921, cette commune du département du Gers traversée par l'Osse et l'Auzoué compte 1392 habitants.

Le monument aux morts de la commune recense 60 victimes de la Première guerre mondiale dont celui du fils du directeur de l'école de garçons, et les résistants morts dans les camps de concentration pendant la Seconde guerre mondiale.

Comme dans d'autres communes du département, la décennie 1920 et la fin des années 30 sont marquées par l'arrivée de familles italiennes fuyant la misère et le fascisme puis par l'arrivée de familles de Républicains espagnols. En 1944, la troupe constituée par une centaine d'immigrés sous commandement espagnol s'est engagée auprès des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) avec pour mission de retarder le déplacement des forces d'occupation vers les plages de Normandie.

mon père, collée et pointée sur le couvercle, la vieille chapelière «bonne pour le service» disparut dans ma chambre pour recevoir des mains de ma mère le trousseau du futur étudiant.

Ma présence était indispensable puisque j'allais gérer dorénavant mon «bien» hétéroclite de lingère. Déjà sur un carnet j'avais noté et classé toutes les pièces de laine et coton afin de contrôler minutieusement mon linge avant et après le lavage à la charge de l'établissement. Chaque élève avait un numéro personnel cousu sur tous les éléments du trousseau. J'avais le numéro 39. Il était donc facile de tout classer avant la remise du linge propre à chaque élève.

D'abord la literie avec deux paires de draps blancs, deux taies d'oreiller, une couverture de laine, un édredon ou un couvre-pieds. Maman avait ajouté un sac de couchage en flanelle «molletonnée» qu'elle avait confectionné pour la période des grands froids car ces immenses dortoirs n'étaient pas chauffés ! Quatre chemises chaudes remplacées à la belle saison par quatre autres en tissu léger; quatre flanelles de corps, trois caleçons courts, deux douzaines de mouchoirs, quatre paires de chaussettes, deux pull-over, trois pantalons courts, deux pour la semaine, l'autre pour le dimanche. Sur ce linge bien classé, bien ordonné, dans cette malle ventrue, elle ajouta les deux tabliers d'écolier en satinette noire serrées à la taille par une ceinture de cuir, sans oublier trois serviettes de table «nid-d'abeilles» accompagnées de six gants de toilette, d'un grand drap de bain, en «tissu éponge» et de trois serviettes de table.

Papa avait caché sa surprise. Depuis un mois l'ancien compagnon «maître-bottier» fabriquait pour son fils, dans son atelier, deux paires de souliers : une paire, pour le dimanche de souliers bas, en «chevreau verni» noir et pour tous les jours, une paire de souliers à tige lacée, en box-calf noir, genre brodequins légers dont la semelle de cuir était étoilée de pointes spéciales à tête plate pour la protéger de l'usure sans l'alourdir. C'étaient de véritables bijoux figiolés par les mains d'un artiste.

Et mon grand-père paternel, l'ancien sabotier de la rue des Cornières<sup>6</sup>, qui, depuis la mort de ma grand-mère vivait avec nous, m'offrit l'anneau à serviette de table, en cœur de noyer verni qu'il avait décoré patiemment à la gouge. Comme nous avions droit à un verre de vin par repas, il ajouta un verre ancien, à paroi épaisse, en me disant en patois avec un sourire moqueur : «Digo, Roger, aquet n'a pas jamais sentit lou bin, Qué serbiouau en dé counserba lou pastifré».

*Écoute, Roger, ce verre n'a jamais senti le vin. Il servait à conserver le pâté de campagne quand on tuait le cochon à la maison.<sup>7</sup>».*

---

<sup>6</sup> Témoins de l'architecture médiévale, elles servaient d'abri - avec la halle surmontée de la maison commune - pour les marchands et les villageois, facilitant ainsi le commerce. (Halle attestée par un acte de 1395).

<sup>7</sup> Au mois de février, les familles consacrent une journée à la cuisine du cochon. Il s'agit de préparer le boudin, la saucisse et le saucisson, le pâté, le jambon «appelé actuellement jambon de Bayonne ou jambon sec » mais également le confit de cochon conservé dans des pots en gré, dans le saindoux : graisse de porc utilisée pour la cuisson des aliments.

Mais depuis juin 1922, époque du certificat d'études, j'avais grandi. Dès juillet 1923 nous avons rendu visite à M. Bénesse, tailleur sur-mesure pour hommes et enfants à Éauze. C'était un homme «de bon conseil». Maman, sur échantillons collés dans un album, choisit un tissu de qualité, teinte bleu-marine, pour un costume : culotte courte et veston croisé « deux boutons». Deux essayages et une finition impeccable contrôlée devant la grande glace avec des demi-tours successifs et des flexions des genoux, rassura ma chère maman qui esquissa un léger sourire en admirant son petit garçon auquel il ne manquait que la casquette de collégien. M. Bénesse ajusta ses lorgnons sur un nez où fleurissait discrètement un petit bouton, plia délicatement les deux pièces dans un carton jaune dont le couvercle portait fièrement le nom de notre maître-tailleur. Ensuite il établit la facture avec en-tête de la maison, que maman acquitta sur l'heure avant de rejoindre avec son fils, la gare, le carton ficelé, délicatement serré sous son bras gauche.

Pour compléter ma nouvelle garde-robe, ma mère m'amena à Condom, à la «Maison Trinque» «Tissus et confection» pour l'achat d'un pardessus indispensable en hiver. Elle le choisit marron foncé dans un drap de qualité, légèrement avantageux par prudence. Quelques jours avant la rentrée, M. Feillou, facteur et vannier à ses heures m'offrit un beau panier en osier. Une barrette en fer, percée à une extrémité aplatie pour l'entrée de la tige d'un cadenas, coulissait dans deux oreillettes tressées et retenait prisonnier le couvercle rabattu. Une robuste poignée permettait le transport à la main. Il deviendra le garde-manger de mes collations quotidiennes à seize heures, car l'école

ne distribuait que la tranche de pain en présence du surveillant. Maman le garnira de pots de confiture de prunes, de cerises et de pastèque avec une réserve de plaques de chocolat «Menier» et quelques noix. Je n'ignorais pas la longueur des trimestres et la rareté des vacances : trois jours à la Toussaint, dix jours à Noël, deux semaines à Pâques, trois jours à Pentecôte et les «grandes vacances» du 31 juillet au 30 septembre.

## *La veille du Départ*

Nous étions samedi 29 septembre 1923, veille du jour fatidique du grand départ. La chapelière toujours ouverte, insatiable, presque à ras bord, attendait les derniers arrivants : d'abord ma serviette de classe garnie de mes outils d'écolier : ensuite la brosse à vêtements, le sac à linge sale, le nécessaire de toilette, savon, brosse à dents, dentifrice «Gibbs», le sac à coulisse contenant la boîte à cirage noir «Lion Noir», la brosse à double face, l'une pour décrotter les souliers, l'autre pour cirer et la brosse à reluire. Maman plia sur ce «barda» une écharpe de laine, les vêtements de la semaine et le pardessus. Papa rabattit le couvercle, poussa le crochet dans la serrure, verrouilla avec une petite clé qui rejoignit autour de l'anneau celles du futur cadenas du vestiaire et du panier à provisions. A 15 heures, la voiturette «petite vitesse» de Thérèse Lalanne assurant le transport des marchandises de Gondrin à la gare et vice-versa, embarqua le malle et «Ahi ! Margot» la petite bourrique docile s'arrêta devant la porte d'entrée. M. Jeanot, le chef de gare, et mon père qui avait suivi à bicyclette déposèrent la lourde chapelière sur la bascule. Pesée, enregistrée, frais payés, elle passera la nuit dans une pièce fermée à clef avant de prendre son essor le lendemain matin pour une nouvelle aventure qui durera quatre ans !

## *Le départ pour Mirande*

Ce dimanche, 30 septembre 1923, à 7 heures du matin, nous retrouva tous les trois sur le quai de la gare de Gondrin dans l'attente du grand départ. Maman, dans sa plus belle robe, un peu inquiète, avait voulu m'accompagner tandis que papa, tickets du voyage en poche, cigarette au coin des lèvres, arpentait, appuyé sur sa canne, les quelques mètres du trottoir. Tout à coup la cloche annonça l'arrivée du train. Mon père saisit le lourd panier à provisions, maman prit ma main droite et lorsque la locomotive essoufflée, toute empanachée de fumée noire s'arrêta dans un crissement de freins, nous nous engouffrâmes dans un compartiment du wagon de 3<sup>ème</sup> classe. Les portières claquèrent. Un homme d'équipe et le chef de train déposèrent la malle dans le wagon de marchandises. M. Jeanot leva la hampe du petit drapeau rouge, souffla dans une petite trompette enrouée tandis que le mécanicien au visage de ramoneur forçait la pression, et libérait les freins. Un sifflet vomit un cri strident et le convoi s'élança dans l'inconnu. Je ne reconnus que la gare de Condom. Il serpenta dans la campagne gasconne, ahanant dans les montées, enjambant des rivières, ralentissant au passage des ponts, accélérant l'allure dans la plaine comme pour rattraper le temps perdu. Tous ces paysages nouveaux qui défilaient sous mes yeux enrichissaient mon esprit curieux qui, pour quelques heures oubliait le terminus. A Port-Sainte-Marie<sup>8</sup>, après un arrêt de

---

<sup>8</sup> Ligne de chemin de fer Port-Sainte-Marie – Riscle.

quelques minutes, nous prîmes un nouveau convoi tracté par une locomotive puissante qui venait d'Agen et se dirigeait sur Tarbes. Voyage interminable, casse-croûte dans le compartiment avec les traditionnels «œufs durs», jambon et quelques goulées de vin blanc. Après Auch, notre périple s'arrêta à la gare de Mirande au début de l'après-midi. Et toutes ces heures de trajet pour une distance de 60 km entre Gondrin et la Sous-Préfecture ! Notre chère malle descendue sur le quai, placée dans une voiture-courrier tirée par un cheval, nous attendit devant l'École Supérieure que je découvris pour la première fois. Nous avons suivi à pied. Papa paya le transporteur et tous deux la placèrent à l'intérieur de la cour d'honneur dont un superbe cerisier étendait son ombre sur un parterre circulaire.

Je levai les yeux vers cette immense façade de pierre, limitée aux extrémités par deux ailes de bâtiments perpendiculaires qui s'avançaient le long de la cour d'honneur jusqu'à la murette parallèle à la rue, face à la grande halle. Un rez-de-chaussée percé de trois fenêtres et d'une grande porte vitrées donnant accès à l'intérieur, surmonté de deux étages avec des baies vitrées me faisaient penser à une sorte de prison tandis qu'au haut du frontispice, entre ces deux étages, mon regard inquisiteur me rassura en découvrant en gros caractères sculptés dans la pierre, le nom de l'Établissement :

**R.F.**

**ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE DE GARÇONS <sup>9</sup>**

**1902 - 1903**

*C'était bien l'école de Jules Ferry.*

---

<sup>9</sup> Effectifs : En 1923, 105 élèves dont 90 pensionnaires ; en 1927, 117 élèves dont 97 pensionnaires

## *La Réception*

Notre attente fut de très courte durée. Un jeune homme, taillé en athlète, cheveux noirs soignés, légèrement frisés, s'approcha et s'adressant à mon père, dans un français un peu rauque qui rappelait la région de l'Alsace, nous conduisit gentiment dans le couloir du bâtiment, devant la porte du Directeur. Le soir-même je connus son nom : M. Wagner, âgé de 28 ans, enseignant, venu volontairement à l'E.P.S. de garçons de Mirande<sup>10</sup>, comme surveillant, pour corriger et assouplir certaines modulations de la langue française apprise en Alsace, malgré l'annexion de cette province par la Prusse de Bismarck au traité de Francfort en 1871. Papa frappa discrètement à la porte et nous entrâmes tous les trois dans le bureau du Directeur : M. Jean-Hippolyte Larroche. Je restai debout, entre mes parents assis sur une chaise. Immobile comme une statue, le béret à la main gauche, légèrement angoissé devant ce visage aussi âgé que celui de M. Soulé, mon ancien instituteur, je fixai cette tête vieillotte, portant une mouche de poils entre la lèvre inférieure et le menton, qui me rappelait inconsciemment un mousquetaire d'Alexandre Dumas, mais à la place du large feutre enguirlandé d'un panache de plumes, un chapeau-melon, au tissu fatigué, au lustre évanoui, posé comme une cloche sur l'angle du bureau, assistait, muet,

---

<sup>10</sup> Mirande, Bastille du XIII<sup>e</sup> siècle, est une des sous-préfectures du département. Cette commune gersoise comptait 4 250 habitants en 1891.

depuis le matin, aux nombreuses visites des parents. Il leva la tête, salua, ajusta ses lorgnons presque au bout du nez et plongeait son regard perçant sur son futur pensionnaire. Mon père déclina le nom de la famille, profession, les prénoms de son fils, son âge et n'oublia pas d'informer M. le Directeur déjà averti par l'Académie que j'étais boursier de l'État, auquel la 3<sup>e</sup> République avait accordé «trois-quarts» de bourse. À la question posée : «Votre enfant devra-t-il assister le dimanche matin à l'office religieux célébré à l'église de Mirande», ma mère répondit pas l'affirmative. Mais le contrat ne durera que 2 ans. Lorsque papa lui annonça qu'il habitait à Gondrin, son visage s'illumina, des noms jaillirent de ses lèvres, son col cassé portant un petit nœud papillon noir se mit à frémir.

Ce fut en quelques secondes le rappel, enfouis dans le passé, des noms d'anciens élèves gondrinois qui fréquenteront l'École Normale de garçons d'Auch : Dépis René<sup>11</sup>, Esterle

---

<sup>11</sup> René Dépis (Beaumont, 1892 – Gondrin, 1980), instituteur, ancien combattant de la Guerre 14-18. Il a été directeur de l'école de Gondrin de 1924 à 1948. A la fin de son premier mandat en 1937, le maire de Gondrin Lucien David (1883-1973) agriculteur et son conseil municipal élu en 1931 inaugurent un Foyer familial. Ce foyer familial accueille différentes activités : théâtre, spectacles de Noël avec les enfants des écoles, bals organisés au profit d'associations communales... La même année, René Dépis et son épouse Nitia Dépis institutrice, créent la troupe théâtrale de l'Amicale laïque gondrinoise avec d'anciens élèves de l'école communale. Des pièces de théâtre de boulevard animeront la vie locale durant près de 50 ans.

La deuxième salle de ce bâtiment devait accueillir une bibliothèque municipale mais dans le contexte de déflation provoquée par la Crise financière de 1929, ce projet n'a pas abouti. Il reste cependant sur le fronton de l'entrée, gravée en lettre capitale, l'inscription « Salle de lecture » témoin de la volonté du maire et du directeur de l'école communale de répondre aux besoins éducatifs et culturels de

Edgard<sup>12</sup>, major de promotion, Henri Baudé, Aimé Thore et dans un grand souffle : Henri Montagnan<sup>13</sup>. Pourquoi cette profonde expiration à l'adresse du dernier nommé ?

Malgré plus d'une décennie écoulée, des souvenirs ineffaçables avaient envahi sa mémoire. Papa connaissait les histoires parfois rocambolesques vécues à Mirande par M. Montagnan. Tout jeune élève, ce caractère entier, souvent rebelle, supportait mal l'internat. Il s'échappa de l'école, demanda la suppression de sa bourse sans succès, reprit l'apprentissage de charron à l'atelier familial pour revenir à Mirande quelques jours plus tard, et terminer ses études «fugueuses» en réussissant

---

leurs concitoyens.

<sup>12</sup> Edgar Esterle, fils du limonadier à Gondrin a été scolarisé à l'EPS de Mirande entre 1908 et 1911.

<sup>13</sup> Henri Montagnan ( Gondrin,1895 – Gondrin, 1964)  
Pour se rapprocher de sa famille, Henri Montagnan obtient une mutation à Bordeaux à l'École pratique de Commerce et d'Industrie de garçons (EPCI). Il a été sollicité pour dispenser également des cours aux élèves officiers mécaniciens de la marine.

Il a dirigé ensuite l'EPCI de Clermont-Ferrand qui deviendra, en 1942, Collège technique.

Henri Montagnan a été nommé en 1943 Inspecteur général de l'enseignement technique en résidence à Paris.

*Sources* : Le remarquable travail de recherche réalisé par Monsieur Caplat Inspecteur général de l'Administration de l'Éducation nationale et de la Recherche et le témoignage de Jean-Louis Montagnan (1928-2015), fils aîné d'Henri Montagnan, colonel dans l'Armée de l'Air.

Aimé Thore (Gondrin, 1897- Courrensan, 1996), ancien combattant de la Guerre 14-18 a été instituteur.

brillamment le concours d'entrée à l'École Normale d'Auch. Mon père, ancien blessé de la Guerre 1914-1918 lui donna des nouvelles de son ancien pensionnaire. Il apprit sa captivité en Allemagne et son évasion après trois tentatives. Dès qu'il eut connaissance de sa réussite au concours d'entrée à l'École normale supérieure de l'enseignement technique de Cachan (ENSET) puis sa nomination à l'École nationale professionnelle d'Armentières, ses deux mains accrochèrent les revers de sa redingote noire élimée, ses yeux eurent un éclat de fierté tandis qu'il martelait lentement ces paroles : «Il avait du caractère, mais il était très intelligent».

Une porte secondaire s'ouvrit, une dame d'un certain âge au chignon poivre et sel, mal fagotée nous salua, s'assit près du directeur et, ouvrant une sacoche à coulisse, s'adressa à mon père en lui disant : «Vous voulez régler ?»<sup>14</sup>. Papa ajouta quelques «billets» pour compléter le prix de la pension du 1<sup>er</sup> trimestre<sup>15</sup>. Cette dame, je l'appris au cours de la semaine était Madame Mathilde Larroche, l'épouse du directeur, professeur de mathématiques à l'E.P.S. des filles de Mirande, qui, à ses heures de liberté, cumulait dans notre école les fonctions de secrétaire, de trésorière, d'infirmière et d'intendante !

---

<sup>14</sup> Le directeur ou la directrice de l'école devait s'assurer que les revenus des familles permettaient d'assurer cet effort financier. Ce n'était pas toujours le cas notamment pour certaines familles d'ouvriers agricoles ou d'artisans du bâtiment souvent au chômage durant l'hiver.

<sup>15</sup> Le mois d'octobre marque la fin des vendanges, le départ des saisonniers espagnols et le début de la récolte des épis de maïs, ensuite séchés puis égrainés manuellement en hiver lors de veillées. Le maïs était utilisé pour l'alimentation animale.

Après ce long entretien, M. Larroche se leva, nous salua en nous tendant sa main droite dont le pouce disparaissait dans une sorte de gaine en soie noire et sans un sourire m'adressa ces quelques mots : «J'espère que tu seras aussi bon élève que tes aînés».

Sortis du bureau nous nous retrouvâmes dans la cour d'honneur, remplacés par d'autres couples qui présentaient leur progéniture. Mes parents attendaient de la part de ce directeur encore énergique, mais à deux ans de la retraite, plus de chaleur humaine, plus de sympathie communicative. Ils venaient de quitter un homme dont toute la vie fut l'ordre, la discipline et le travail. Professeur de mathématiques, sa réputation s'étendait au-delà des frontières du département et de l'académie. Toute sa vie, il avait gouverné l'internat comme on dirigeait une caserne à cette époque là. Mais papa resta muet pour tranquilliser maman. Quant à moi, habitué au respect du maître d'école, alors qu'une nouvelle vie se dessinait, je n'éprouvais pour l'instant ni inquiétude ni crainte. Je venais là, à treize ans, pour étudier, pour m'instruire et réaliser ce rêve qui durera quatre ans à Mirande, devenir Normalien ! Les années d'internat qui me verront grandir, avec leurs règles, avec leurs contacts quotidiens avec les camarades et mes professeurs, avec leurs espoirs, leurs rêves, leurs illusions, leurs échecs et leurs succès, façonneront, corps, âme et esprit, un adolescent et presque un homme à l'heure fatidique des examens et des concours, sans pitié, seul devant sa copie.

## *L'installation*

De nouveau, M. Wagner proposa son aide à mon père et tous deux, une main accrochée aux anses en fer de la chapelière, la montèrent, non sans peine, par un large escalier en bois au deuxième étage qui s'ouvrait à la fois soit sur les dortoirs, soit sur la salle des petits vestiaires personnels, soit vers une chambre désaffectée où l'on rangeait les malles fermées à clé. D'abord maman s'occupa du rangement d'une partie du linge à l'intérieur du vestiaire, le reste demeurant dans la malle verrouillée. Une chemise, une flanelle, une douzaine de mouchoirs, deux serviettes «nid d'abeilles» avec le nécessaire de toilette : boîte à savon «Cadum», brosse à dents et dentifrice «Gibbs», gant en tissu éponge pour me débarbouiller, deux paires de chaussettes occupèrent l'étage supérieur tandis que pantalon, veste, tricot et tablier quotidiens et le manteau reposaient sur deux tringles métalliques dans le deuxième espace plus vaste et les souliers avec l'étui à brosses reposaient sur la planche du fond. Elle ferma la petite armoire protégée par un cadenas dont la clé restait prisonnière dans un anneau gardé dans ma poche.

Sur le palier une grande porte donnait accès aux dortoirs : le grand et le petit. Ce dernier communiquait avec le grand par une entrée toujours ouverte, s'étirait sur l'autre aile du bâtiment et recevait surtout les nouveaux arrivants et quelques «anciens» de 14 à 15 ans, avec une allée centrale qui séparait les deux rangées

de lits, tous semblables, espacés de quatre-vingts centimètres avec, pour chacun d'eux un escabeau à la tête du lit. Malheureusement toutes les places étaient prises depuis la matinée. Il fallut donc choisir dans ce grand dortoir qui suivait sur toute sa longueur la façade du collège, un lit dont la fenêtre voisine plongeait sur la cour de récréation. Trois rangées de lits meublaient cette immense surface dotée d'un plancher qui n'avait pas connu la cire depuis des décennies. Deux rangées s'alignaient entre une allée de 1,50 mètre et la troisième éloignée des deux autres par une large allée de trois mètres environ s'appuyait contre le mur de la façade de la cour d'honneur. A droite de la porte d'entrée une vingtaine de robinets déversaient chaque matin l'eau froide en toute saison pour la toilette des élèves dans une dalle profonde. Une petite pièce, voisine du «lavabo», avec une fenêtre sur le coin de la cour disposait d'un W.C. rudimentaire et antique, monté sur un cadre de bois percé d'un trou sur lequel on s'accroupissait, en pleine promiscuité, accompagné d'un urinoir aussi moderne ! Et tout au fond du dortoir, le surveillant habitait une petite cabine avec verrière sur deux côtés, son véritable logement qui servait de dortoir, de lieu de travail personnel et de surveillance pendant la nuit sans oublier la responsabilité de la discipline.

Ce grand dortoir comprenait la classe de troisième année et les redoublants dont les âges s'évaluaient de seize à dix-huit ans et quelques uns avaient dix-neuf ans ! Des élèves de deuxième année et quelques nouveaux de première année qui n'avaient pu loger au petit dortoir. On aurait pu craindre de la part de ces grands garçons des brimades sur les petits gamins de 12 à 13 ans.

En général il n'en fut rien. Ils étaient déjà des hommes qui terminaient leurs études sur un succès ou un échec, préoccupés d'abord par le concours d'entrée à l'École Normale et ceux des «Postes» et des «Indirectes». Leurs conversations, leurs secrets n'étaient pas les nôtres et malgré quelques plaisanteries la veille des vacances, je les considérais comme de grands frères. Dans la cour de récréation ils formaient des clans, l'ossature de la modeste équipe de rugby au nom d'une belle fleur : «Les Camélias», qui jouait le jeudi, au terrain de la «Gravette», sur la route de Tarbes, propriété de «l'Union Sportive Mirandaise». D'ailleurs la présence de M. Wagner, solide gaillard sportif suffisait à régler, toujours à l'amiable, des différends qui auraient pu dégénérer.

Le petit vestiaire garni et fermé à clé, on revint devant le lit en fer, avec sommier métallique, matelas et traversin. Maman étala les deux draps bien serrés sous le matelas, garnit le traversin de la taie, étendit la couverture de laine bien repliée au fond du lit comme à la caserne car mon père qui m'avait déjà, à la maison, enseigné le secret. Un bon édredon grenat, ballonné de duvet protégeait la moitié du lit tandis que le drap de dessus se repliait sur la couverture.

Pas de sortie de secours pour ces deux dortoirs où dormaient chaque soir, plus d'une centaine d'élèves. Pour évacuer le petit dortoir, il fallait passer par le grand ! Avec le recul du temps, nous pensons à un quelconque sinistre, le feu d'abord et surtout ! Il y eut des manœuvres de pompiers qui

consistaient à évacuer les élèves en cas d'incendie par de longs «tunnels» de toile accrochés aux fenêtres et ouverts sur la cour dans le cas où l'escalier serait en feu. Mais en présence du danger comment amener rapidement ces gros tuyaux de toile aux dortoirs, à moins de les y fixer par précaution ? Et le projet ne vit jamais sa réalisation ! Or l'établissement n'était pas éclairé à l'électricité ! La vieille usine à gaz fournissait l'éclairage. Donc, pas de risques de courts-circuits ! Une seule issue pouvait être envisagée : la fuite par les appartements du Directeur situés à l'aile opposée au petit dortoir. Et pendant de longues années, depuis 1903, les municipalités qui se succédèrent à Mirande, les Conseils généraux et peut-être les Inspecteurs généraux de l'Instruction publique ne votèrent jamais de crédits importants pour pallier ces insuffisances inimaginables !

Le cœur gros, maman resta quelques minutes devant le lit, en essuyant discrètement le coin des paupières. Il était déjà seize heures. Au bas de l'escalier, je rencontrai mes deux camarades de Gondrin : Maurice Esterle<sup>16</sup> et Roger Tire<sup>17</sup> qui, arrivés le matin, se promenaient dans l'École qu'ils fréquentaient depuis un an. Ils allaient commencer leur deuxième année. D'ailleurs, Roger Tire qui avait passé avec moi le Certificat d'Études en juin 1922, m'avait gardé le deuxième bureau de la

---

<sup>16</sup> Maurice Esterle est reçu au concours d'entrée aux chemins de fer et affecté sur le réseau parisien. <https://maitron.fr/spip.php?article3643>. Son frère Edgard Esterle instituteur à Condom, est sorti major de sa promotion à l'École normale d'instituteurs d'Auch.

<sup>17</sup> Roger Tire (1910-1963), cultivateur.

table, à côté du sien dans la grande salle d'études du rez-de-chaussée. Maman fut heureuse de les revoir et leur demanda de bien protéger son fils. A l'avenir, j'aurai deux excellents camarades qui me conseilleront et me guideront dans mon nouveau travail et les «habitudes» de la Maison.

Nous sortîmes en ville. Pour être un véritable collégien la casquette adéquate était de rigueur. Le chapelier en essaya sur mon crâne deux ou trois et enfin, face à la glace, je me retrouvai heureux, casqué comme le chef de gare de Gondrin. Ensuite nous entrâmes à la librairie Abadie, fournisseur et spécialiste de l'E.P.S. Mon père donna son nom, son adresse pour acquitter plus tard, par mandat, la facture des livres achetés et tous les accessoires. Nous n'étions pas riches, mais papa décida que j'aurais des livres neufs pour mes études. Désormais pendant trois ans, à chaque passage en classe supérieure, j'eus toujours des livres neufs que je ne revendis jamais en «occasion» à mes camarades. Mon père les considérait avec juste raison comme les seuls témoins de mes études lorsque je serais instituteur avec mes modestes titres universitaires.

D'ailleurs, encore aujourd'hui en 1994, les bouquins d'histoire de Malet-Isaac, de géographie Gallouédec et Maurette, de morale et instruction civique de Faye, de grammaire : Larive et Fleury, d'espagnol «Priméros Pinitos» y «Andante» de Dibie et Fouret, de chimie de Lespiau et Colin, de physique de Chassagny et Carré, de sciences naturelles de Fraysse, de littérature française du XVI<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle de chez Hatier et de ceux de

sténographie de Navarre, honorent, en première ligne depuis soixante-dix ans, ma vieille bibliothèque que j'ai baptisée : «Musée des Souvenirs».

Souvenirs d'un passé lointain, sans concession, de nos jours peut-être archaïques, basés sur la discipline et le travail, souvenirs indélébiles qui nous émeuvent encore quand on ose les feuilleter, mais avec un sourire de tendresse, peut-être aussi un regret vite oublié par l'image de ce cher professeur qui envahit notre mémoire pour percevoir encore le ton de sa voix aux inflexions bien personnelles et deviner son image projetée par un invisible miroir. Cette durée fugitive d'une rencontre éphémère nous ramène, hélas !, au présent quand on glisse le vieux bouquin muet dans sa case habituelle.

## *La Coupure*

A 18 h 30, heure imposée pour la rentrée des internes, je passai le portillon et avant de disparaître derrière la grande porte, j'embrassai papa un peu ému, malgré son flegme apparent, et maman qui pleurait en me répétant les recommandations maintes fois entendues. Ils gagnèrent l'hôtel pour la nuit et reviendront le lendemain matin dans la cour d'honneur pour les derniers adieux en m'apportant une paire de sandalettes marron à semelle de corde.

La coupure avait eu lieu !

Je longuai le couloir qui débouchait sur la cour de récréation. Je m'arrêtai sous le préau terreux, tantôt cabossé, tantôt creusé de «nids de poule». Une porte donnait à l'intérieur d'une grange où s'entassaient des bûches sciées pour alimenter en période d'hiver les poêles des classes de cours. Dans le fond quatre latrines à «la turque» avec portillon sans fermeture s'appuyant contre le mur d'enceinte de la cour. Déjà dans cette cohue tonitruante, les futurs élèves de 3<sup>ème</sup> année avec quelques «redoublants», en groupe compacts, les grands comme on les appelait, se congratulaient. Ceux de 2<sup>ème</sup> année se retrouvaient heureux, après deux mois de vacances. Et dans un coin de cette immense cour longue d'une cinquantaine de mètres sur vingt-cinq de large, toute nue comme un désert, sans un arbre, sans un

buisson ombreux pavée de petits galets arrondis qui s'entassaient tout le long des murs, les plus jeunes, presque tous en culottes courtes, les «bleus» observaient muets et craintifs. cette foule bavarde, agitée, détendue et jetaient leurs regards effarés sur ces visages inconnus et énigmatiques. Et tout à coup un cri : «Roger !». C'étaient Maurice Esterle et Roger Tire qui m'appelaient. En deux sauts je fus près d'eux. Je n'étais plus seul et cette appréhension insidieuse qui m'envahissait peu à peu s'évanouit spontanément jusqu'au moment où la cloche sonna à 19 heures le repas du soir. L'adjoint de M. Wagner, jeune surveillant de 18 ans appela les nouveaux qui, en silence, en rang par deux, le suivirent jusqu'au réfectoire sis au rez-de-chaussée, serviette de table roulée, verre et couverts à la main. Trois grandes baies éclairaient cette vaste pièce rectangulaire dont le mur élevé s'allongeait le long de la petite rue pentue jusqu'à la Baïse. Une ouverture terminée par trois marches cimentées assurait la communication avec les cuisines et les appartements du Directeur. Une dizaine de longues tables en bois dur avec des vestiges de toile cirée s'alignaient, bien ordonnées, suffisamment espacées pour assurer la mise en place de bancs comme sièges et de promenoir pour la distribution des repas et la surveillance. Une petite table, dans un coin était réservée aux deux surveillants qui mangeaient comme nous. Les tables des jeunes pensionnaires, tout au fond du réfectoire faisaient face à l'entrée vers les cuisines, tandis que verre, couverts gravés au numéro du jeune élève et la serviette de table rejoignaient leur casier personnel après chaque repas.

Le reste de la troupe, reprenant les vieilles habitudes,

s'engouffra dans la salle, avec préséances pour les plus anciens qui s'installèrent, paraît-il, aux meilleures places. Tout le monde, debout, en silence, attendit l'arrivée de Monsieur Larroche qui souhaita la bienvenue à tout l'internat, virevolta et reprit, immobile, au haut du petit escalier, comme une sentinelle, la surveillance de ce mémorable repas. À ma gauche, un blondinet timide observait la scène. Je rompis le silence en lui demandant son nom, celui de son village.

- «Je m'appelle Henri Desqué<sup>18</sup>, me dit-il ; je viens de l'école laïque d'Eauze dirigée par Monsieur Ducamin et je suis «boursier» de l'État. Ma mère est couturière, mon père petit agriculteur. Andrée est ma sœur aînée et René et Jean, mes frères plus jeunes, sont élèves à l'école publique d'Eauze .»

- «Mais moi-aussi je suis «boursier» de l'État. Je m'appelle Roger Lazartigues et j'habite Gondrin à 12 km d'Eauze ! lui-dis-je. Mon père, ancien blessé de la guerre 1914 - 1918 est cordonnier, ancien «compagnon» du tour de France. Maman est couturière. A d'Eauze ma marraine Andréa et mon oncle Étienne Bonnet, boulanger, tiennent la gérance de la coopérative meunerie et boulangerie agricole.»

Nous avons passé ensemble, à Auch, à l'École de la rue de Metz, début juillet, le même concours<sup>19</sup> avec succès sans

---

<sup>18</sup> Henri Desqué (1910-1991) <https://maitron.fr/spip.php?article22542>.

<sup>19</sup> Une commission attribue les bourses de l'État après examen et du dossier de candidature transmis par le directeur de l'école primaire et les résultats obtenus au

jamais nous rencontrer ! Nous étions venue à Mirande pour préparer le concours d'entrée à l'École Normale d'Auch. Ce fut pour nous deux une explosion de joie et dès ce premier soir, avant le repas, une amitié venait de naître, une amitié indéfectible qui, de l'adolescence à la vie d'homme nous mènera aux mêmes examens et au même concours d'entrée à l'École Normale et à l'obtention du Brevet Supérieur qui sanctionnait notre nomination définitive à la fonction d'institutrice laïque. La guerre de 1939-1945 nous jettera dans une guerre perdue d'avance, prolongée par une captivité en Allemagne de 58 mois, pour reprendre avec nos épouses institutrices notre apostolat en octobre 1945.

Le premier repas débuta le soir du 30 septembre 1925. Chacun son tour, chaque élève présentait à une vieille serveuse son assiette creuse qu'elle emplissait d'une grosse louche de bouillon de légumes dans lequel trempaient quelques entames fines de pain rassis. Tous les visages penchés sur les récipients, comme à la prière, dont les bouches happaient les cuillères de potage, lorgnaient les dernières parcelles de carottes ou de poireaux, collées au fond de l'assiette vite évanouies dans les gosiers affamés. Le temps de racler la cuiller sur la faïence blanche, voici le plat de «résistance» tout parfumé à l'oignon rissolé : c'est l'omelette traditionnelle. Ma portion tombe dans l'assiette et malheur à moi ! à cette époque-là, j'avais horreur de ce goût caractéristique. Alors, patiemment, aidé de ma fourchette, j'écarte les brins d'oignon et me contente de quelques bribes d'œuf cuit accompagnées de grosses bouchées de pain. Henri

---

concours.

Desqué, plus à l'aise, avait tout dévoré avec appétit, tandis qu'un peu confus, encore sur ma faim, je pensais à ces bonnes omelettes aux pommes de terre préparées par maman et à celles de juin, au parfum gourmand des mousserons des prés que grand-père nettoyait sur un coin de table après une visite attentive aux «mousseronnières» de l'allée de la vigne de «Tonneteau». Quelques feuilles de salade de chicorée suivies d'une belle cuillerée de confiture de prunes à tartiner, terminèrent ce premier souper léger arrosé d'un verre de vin rouge baptisé par un nouveau Saint-Jean-Baptiste économe et prudent. M. Larroche, dans un claquement des mains annonça la fin du repas et la sortie des internes qui se précipitèrent dans la cour. À l'entrée un bec de gaz que l'on atteignait en grim pant sur un escabeau à trois marches dessinait dans un espace circulaire réduit une lueur blafarde qui accentuait davantage cette sinistre étendue d'ombre dans le reste de la cour. Toujours avec Henri Desqué, je retrouvai mes deux camarades gondrinois. Nous bavardâmes une bonne demi-heure. Le sifflet du surveillant nous rassembla sous le préau et nous pénétrâmes pour la première fois dans la grande salle du rez-de-chaussée qui sera, dorénavant la salle d'études pour les trois années de 17 h à 19 h et de 20 h à 21 h. Ce fut l'occasion, surtout pour les «nouveaux» de reconnaître sa table à deux places avec couvercle mobile se refermant à clé grâce à un petit cadenas personnel. J'étais à côté de Roger Tire et Henri, devant moi, à côté de Maurice Esterle. Nous occupions les dernières tables du fond éclairées le jour par une baie de la cour d'honneur. Monsieur Wagner et son adjoint attendaient l'arrivée du directeur. La porte s'ouvrit, la salle entière se leva, Monsieur Larroche entra, gravit

les marches de l'estrade, s'assit derrière le bureau et sur un ton péremptoire il s'adressa à tous les élèves de nouveau assis à leurs places :

1°/ Cette salle sera la classe quotidienne de cours pour la 3<sup>ème</sup> année et salle d'études pour les trois années d'internes réunies de 17h à 19 h et de 20 h à 21 h.

2°/ Le premier étage dispose de trois classes :

a) la première sera la classe quotidienne de cours pour les élèves de 1<sup>ère</sup> année et salle d'études pour les externes de 17 h à 19 h.

b) La deuxième sera la classe de cours des élèves de 2<sup>ème</sup> année.

c) La troisième, l'amphithéâtre sera salle de sciences de physique et de chimie et salle de musique (cours de solfège, etc.) aux heures fixées par «l'emploi du temps». Le laboratoire (produits chimiques, instruments d'expériences, verrerie) est attenant à la salle.

d) Les récréations sont fixées par l'Emploi du temps et sonnées par la cloche.

e) Heure du goûter : 16 h 30

f) Étude : de 17h à 19 h et de 20h à 21 h

g) Coucher à 21 h 30

h) Sorties : de 13 h 30 à 16 h, promenade le jeudi : sous la surveillance d'un «surveillant» sur une route ou au terrain de rugby. Le dimanche : office religieux facultatif à 10 h à la cathédrale et promenade comme le jeudi de 13 h 30 à 16 h.

Le «service intérieur» concernera sera connu ultérieurement. Il concernera les les sanctions, les punitions, la discipline, l'inscription des notes des professeurs sur un cahier dont le responsable sera le 1<sup>er</sup> du classement trimestriel et enfin les rapports entre élèves et surveillants que nous appellerons : «les pions».

C'était l'heure d'aller dormir. Un spectacle incroyable dont nous serons témoins et acteurs se préparait à la lueur d'une chandelle piquée dans un bougeoir où reposait, par précaution, une boîte d'allumettes. Monsieur le Directeur, en chapeau melon, redingote élimée dont les basques glissaient le long des cuisses, le pouce valide de la main gauche passé dans l'anse du bougeoir, se tenait, immobile, à hauteur des premières marches de l'escalier. Les manchons des becs de gaz éteints sur le circuit plongeaient la cage dans l'obscurité. Alors la montée se déclencha comme une procession silencieuse, conduite par une sorte de spectre falot qui ânonnait en martelant le même mot : «dou-ce-ment !», «dou-ce-ment !», «dou-ce-ment !», tandis que les «anciens», rompus à ces séances qu'on aurait pu croire de «spiritisme», gonflaient leurs poumons et jetaient leur souffle inaudible sur cette pauvre

flamme parfois vacillante, fumeuse, qui résistait, courageuse, aux attaques répétées et bien orchestrées par ces solides poitrines pleines de vie et de coquinerie.

Sur le parcours du grand dortoir, posés sur des escabeaux distants de quelques mètres, deux lampions en cuivre alimentés au pétrole dont la flamme fuligineuse réglée par une roulette était protégée par un verre ventru tronqué à la partie supérieure, versaient dans ce grand dortoir une lumière diffuse, véritable veilleuse de nuit qui permettait le va-et-vient du lit aux W.C. Seule, la loge du surveillant possédait une lumière plus confortable. Le petit dortoir était équipé comme le grand.

Sitôt sur le palier du deuxième étage, Monsieur Larroche s'effaça et dans cette ruée incontrôlable, chaque élève se précipita vers son lit. Roger Tire et Maurice Esterle étaient dans une rangée voisine. Henri Desqué, comme si le hasard avait bien fait les choses, occupait le lit voisin. Vite déshabillés, nos vêtements sur le petit escabeau personnel, nous nous allongeâmes dans ce nouveau lit au sommier grincheux pendant que le Directeur, bougeoir éteint, faisait les «cent pas» suivi du surveillant, scandant à haute voix : «Pour les cabinets, montez sur le trône ... montez sur le trône !», provoquant l'hilarité et les quolibets étouffés des «habituez» de l'école. Au bruit d'un escabeau tombé, aux chuchotements prolongés, répondait l'interdit de M. Larroche : «Silence ! il faut dormir !». À pas feutrés il quitta le dortoir,

ferma la porte à clé, verrouilla de l'extérieur quelque cadenas et le pion, encore de faction, attendit quelques minutes et s'exila dans sa loge.

À côté Henri, muet, se retournait dans son lit. Mon sommeil tardait à venir. Que de choses nouvelles ? Que de visages inconnus, quels changements de vie en un jour ! Et demain, qu'arrivera-t-il ?

Le bon «marchand de sable» eut-il pitié de ce petit garçon brutalement coupé des siens ? Sûrement, puisque je m'endormis profondément, harassé de fatigue et d'émotions. emporté dans un long rêve indéfinissable.

## *Le Premier octobre 1923*

*Debout !... Debout !...Debout !...* Ces syllabes claironnées par Monsieur le Directeur dont les claquements répétés des mains rappelaient la «claque» orchestrée des théâtres, annoncèrent, ce lundi matin du 1<sup>er</sup> octobre 1923, le réveil en fanfare de toute la maisonnée. Assis en sursaut, les yeux encore tout gonflés de sommeil, je regardais ces jeunes têtes, comme hébétées qui, en quelques secondes, prenaient contact avec la réalité ! Devant quelques lits où certains «anciens» faisaient la sourde oreille, M. Larroche, immobile, changeant de registre, apostrophait ces récalcitrants par ces mots peu convaincants : «fainéants !», «gnan !», «gnan !», «gnan !». Le pion prit la relève tandis que le «grand maître de cérémonie», fier de son effet de scène, disparaissait dans l'escalier. En deux bonds, je fus devant le premier robinet, savonnai ma petite frimousse, mouillai mes cheveux et de retour à ma place, je me peignai face à une petite glace à main, avec une magnifique raie, tracée sur le côté gauche de mon crâne. Devant mon vestiaire, je passai mes vêtements de « tous les jours» en ayant soin de suspendre sur le porte-manteau le pantalon et la veste bleu-marine de mon costume de sortie. Vingt minutes après, lit découvert, chaussé, coiffé de mon béret gascon, le tablier noir boutonné et serré à la taille par une ceinture de cuir marron, j'étais prêt pour la descente au réfectoire. Nous nous retrouvâmes tous aux places fixées depuis la veille pour absorber un bol de café au lait accompagné

de tranches de pain pendant que Monsieur le Directeur, toujours soucieux de la discipline, s'époumonait en lançant ces quelques phrases qui se répéteront tous les matins : «ne montez pas sur les bancs !... ne faites pas trembler la table !..... » et quelques minutes plus tard nous étions devant notre lit en train de tirer les draps et la couverture. Contrôle et coup de sifflet de M. Wagner, descente précipitée dans ces larges escaliers et tous les élèves se réunirent dans la cour.

Je retrouve dans mon deuxième cahier 1924-1925 où sont résumés les cours de géologie suivis des grandes divisions du règne animal, les mêmes insuffisances. Quand je pense à tous ces «Protistes» ces «Protozoaires», ces «Métazoaires», «Insectes», «Vertébrés», «Poissons», «Oiseaux», «Reptiles» et «Batraciens » sans oublier les «Mammifères ovipares et vivipares», je me demande si ce cher professeur, malgré sa conscience professionnelle, ne s'échappait pas vers la chaire d'autrefois pour dispenser le savoir à des générations plus âgées. Je quitterai Monsieur Cointre avec regret en juillet 1927, après mon succès au concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs à Auch. Je le rencontrerai en 1947, vingt ans plus tard, après mon retour de captivité en Allemagne dans une rue d'Auch, toujours la serviette sous le bras, responsable des «Silos mirandais». Rappel de vieux souvenirs, évocation d'un passé lointain, un chaleureux serrement de mains et M. Benjamin Cointre, retraité de l'enseignement, fila le long du trottoir.

## Monsieur Arénilla

Après le départ de M. Cointre, Monsieur Arénilla prit place à son tour sur l'estrade et nous salua en posant son chapeau de feutre sur la table. De corpulence assez forte, son menton s'ornait d'une petite barbiche tandis que des lorgnons pinçaient le haut de son nez. D'une voix nasillarde, il prononça son nom accompagné de sa mission. Il était professeur de français en 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> années avec, en complément, la grammaire, l'orthographe, la récitation et la lexicologie. Il enseignait la géographie aux trois années. Tout d'abord il nous dicta les noms des livres indispensables à ses cours : la géographie de «Gallouédec et Maurette», la grammaire de «Larive et Fleury», quelques fascicules «Hatier» sur Corneille, Racine et Molière. Chaque semaine une dictée avec questions de vocabulaire et d'analyses nous tenait en haleine pendant une heure. Déjà c'était la préparation du Brevet Élémentaire et au Concours d'Entrée à l'École Normale. Il était responsable de la correction de la composition française en 1<sup>ème</sup> et 2<sup>ème</sup> années. Mais sa partie maîtresse était la géographie. Malgré cet enseignement didactique à la mode à cette époque, il avait un secret pour nous intéresser à l'étude de cette discipline : c'était le croquis ! et dans son jargon : «le petit schéma» ! Nous appellerons cela : la Cartographie. Je me souviens de ces exercices qui expédiaient les futurs candidats, craie en main, au tableau noir. Les fleuves, les rivières, les montagnes, les côtes françaises, les régions de France, l'empire colonial, et quelques pays étrangers devaient être tracés avec le maximum de précision. La sanction tombait comme un couperet.

Et ces exercices se répétaient deux fois par semaine ! En juillet 1927, à l'oral du concours d'entrée à l'École Normale d'Auch, je tirai le billet suivant : "Le Bassin Parisien", croquis. Je l'avais dessiné plusieurs fois au tableau noir à Mirande, sachant que cette région de France débordait la Loire pour embrasser le Berry. Trop petit pour dessiner au haut du tableau le croquis de la Somme, j'utilisai un petit escabeau. Mon croquis terminé, les deux examinateurs m'interrogèrent pendant vingt-cinq minutes. Je répondis avec assurance aux questions posées ; mais avant mon départ, l'un des examinateurs, féru de géologie, portant large col blanc empesé sur lequel s'étalait un grand nœud "Lavallière" me demanda de situer quelques couches liasiques de l'ère jurassique. Le cours de M. Cointre, professeur d'Histoire naturelle vint à mon secours. Mes réponses durent lui paraître suffisantes surtout lorsque je pris la liberté de lui parler des "gryphées arquées" mollusques bivalves qui vivaient à la période liasique. Monsieur Arénilla et son épouse, institutrice à Mirande avaient deux garçons et une fille qui firent carrière dans l'enseignement. C'était un professeur consciencieux, méticuleux et compétent.

## **Monsieur Osmin Rozès**

Après la récréation du matin, debout derrière nos tables nous eûmes la visite du troisième professeur. Petit de taille, figure sympathique, Monsieur Osmin Rozès gravit les deux marches de

l'estrade, nous salua, et nous fit part de ses responsabilités. Il était notre professeur de physique et de chimie. A ces deux disciplines s'ajoutaient le travail manuel, le dessin géométrique et l'arithmétique en 1<sup>ère</sup> année. Il sera chargé, en 1925, après le départ à la retraite de M. Larroche, le directeur, du cours de géométrie en 3<sup>ème</sup> année, pendant un an. La salle de classe au premier étage, c'était l'amphithéâtre avec la longue table carrelée pour les expériences de chimie et de physique. Le laboratoire était attenant à la salle de cours. Je pris place avec Henri Desqué, à la première table. Son enseignement de la chimie était intéressant car il n'hésitait pas à monter des expériences dont les résultats étaient quelquefois imprévisibles. À partir du 15 octobre je devins son aide-préparateur et pénétrai pour la 1<sup>ère</sup> fois dans ce sanctuaire de produits chimiques, de cols droits, de pipettes, de tubes à essais, de lampes à alcool, de cristallisoirs, de flacons à double tubulure. J'appris à déformer par la chaleur des tubes pour leur donner des formes bizarres, adaptées aux expériences. J'assistai, avec les camarades, à la préparation de l'oxygène, de hydrogène, du gaz carbonique, à la réalisation du «mélange détonant» ainsi qu'à des expériences de physique.

Monsieur Rozès était un «touche à tout». Président de la société de pêche de Mirande, il décida d'aleviner la Baïse d'un nouveau poisson : le black-bass . Il mobilisa mon écriture pour recopier des textes se rapportant à la vie de ce poisson. Il m'amenait en ville pour recopier dans son bureau des pages et des pages relatives aux qualités de cette perche américaine. Le bâtiment réservé au travail manuel comprenait la section-bois et la section-fer. Deux artisans mirandais dirigeaient les travaux.

Mais la radio venait de naître. Alors les plaques d'ébonite connurent un grand succès et un beau jour, Monsieur Rozès fabriqua le premier poste-radio qui, le plus souvent miaulait au lieu de nous transmettre la parole et une chanson.

Président de la Société Hippique de Mirande, on le voyait le 15 août, jour de la fête votive, sur l'hippodrome, longues vues en bandoulière, en train d'éplucher la liste des trotteurs et des galopeurs pour dénicher le vainqueur de l'épreuve.

Enfin il avait la responsabilité du dessin géométrique dispensé en trois années. En novembre, avant l'arrivée de l'hiver, il avait la charge du sciage du bois de chauffage pour alimenter les poêles des classes. Aussi, le jeudi matin, séances de sciage des rondins de chêne couchés sur un chevalet par les élèves de 1<sup>ère</sup> année. On stockait les bûches dans la grange. Né à Valence sur Baïse, à l'heure de la retraite, M. Rozès vivra sur sa propriété à Cassaigne dont il sera le maire pendant de longues années.

## **Monsieur Elie Duffort**

Le repas de midi terminé, tous les élèves avaient gagné la cour de récréation. La cloche sonna l'heure de la rentrée. La porte s'ouvrit. Un monsieur, chapeau mou à la main, serviette sous le bras, élégant dans un costume gris clair, nous salua gentiment.

Une moustache épaisse, soignée, débordait à peine les coins de la lèvre supérieure. Sa grande taille avait quelque chose d'imposant et toute la classe silencieuse attendit l'ordre de s'asseoir. C'était M. Duffort, professeur d'histoire, d'espagnol et de littérature qui enseignait aux trois années. Il nous dicta les noms des auteurs des livres d'histoire et le «primeros pinitos» pour l'espagnol et des fascicules de français. Pendant quatre années j'aurai la chance d'écouter ses cours d'histoire avec des anecdotes qui complétaient les pages du livre. Les interrogations, orales avaient lieu dans un silence de cathédrale et les sanctions étaient rares. Cet excellent professeur, au savoir de qualité alliait autorité et amabilité à l'égard des élèves toujours attentifs et respectueux. Au cours du trimestre les interrogations en espagnol étaient toujours nombreuses et j'appris l'essentiel de cette langue latine, aidé naturellement par le patois gascon. En octobre 1925, Monsieur Duffort deviendra directeur de l'école après le départ de Monsieur Larroche à la retraite. La succession ne fut pas facile et les changements de vie s'effectuèrent lentement à l'intérieur de l'établissement. En décembre 1939, pendant la guerre au cours d'une permission, le hasard me conduisit à Mirande, chez ma belle-sœur. Ma première visite fut à l'E.P.S. Monsieur Duffort, ancien combattant de 14-18, «gazé» de guerre, me reçut avec convivialité. Notre conversation empreinte d'une grande émotion fut un rappel de souvenirs et l'espérance d'un retour au pays qui n'aura lieu que six ans plus tard après mon retour de captivité le 24 avril 1945 ! Après la retraite, Monsieur Duffort deviendra jusqu'à sa mort Conseiller général du canton de Mirande.

## Mademoiselle Germaine Laffont

En Juillet 1925, le départ à la retraite de M. Larroche amena des changements dans la répartition des disciplines. En octobre 1925 un jeune professeur arriva à l'école : c'était M<sup>elle</sup> Germaine Laffont professeur de physique aux trois années et en octobre 1926 remplacera M. Rozès pour les cours de géométrie en 3<sup>ème</sup> année et M. Duffort devenu directeur, pour les cours d'espagnol aux trois années ; c'est-à-dire la préparation au brevet élémentaire et au concours d'entrée à l'École Normale. M<sup>elle</sup> Laffont, handicapée d'une jambe, à la démarche claudicante, venait de Toulouse. Par sa gentillesse, par son autorité, son sérieux, elle s'imposera rapidement auprès des élèves toujours respectueux et ses efforts furent récompensés par les succès obtenues en mathématiques aux examens et concours des élèves de troisième année. Toutes les classes aimaient cette jeune fille, vivante dans ses propos, expansive dans ses cours et sous cape, par amitié, on l'appelait «Germaine».

Elle prendra la retraite à Mirande après avoir exercé après 1945, au nouveau lycée mixte : «Alain Fournier» qui remplacera les Écoles Primaires Supérieures des filles et des garçons.

## **Monsieur Taste**

Dans cette liste de professeurs dont je fus élève, je n'oublierai pas M. Taste, professeur de musique et de chant. Natif de Mirande, M. Taste dirigeait depuis de longues années la «Philharmonique» mirandaise avec talent et autorité. Il était chargé à l'E.P.S. des cours de musique. Son tempérament autoritaire et quelquefois emporté vis à vis de certains camarades qui n'aimaient pas cette discipline provoquait des sanctions regrettables. Pour ma part, modeste musicien «flûtiste» à la Lyre gondrinoise, connaissant mon solfège, je n'avais aucune difficulté à suivre ses cours, S'il fut un grand chef de musique connu et respecté dans tout le Sud-Ouest, il n'eut jamais la sympathie de la classe à cause de ses éclats de voix et de son obstination malveillante à l'égard de quelques élèves. Il aimait le chant choral. Il fut un chef de musique réputé mais, hélas ! un mauvais psychologue.

## **Monsieur Larroche**

Je terminerai par M. Larroche, directeur de l'établissement peut-être depuis les premières années de sa création puisque certains de ses élèves comme M. Henri Montagnan de Gondrin, futur inspecteur général de l'Enseignement technique, furent mobilisés en août 1914 au

moment de la déclaration de guerre par l'Allemagne. Professeur de Mathématiques il enseigna la géométrie en 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> année. Il ne vivait que pour cette discipline. Il avait établi un système de travail écrit, en dehors de ses cours, qui touchait les trois années deux fois par semaine : le mercredi et le samedi soir de 5 heures à 7 heures. Dans la grande salle d'études du rez-de-chaussée, sous la surveillance d'un «pion», un élève de chaque classe, à tour de rôle, dictait, par bribes, le texte des problèmes. Et les épreuves duraient deux heures ! Les copies seront remises en classe à chaque élève par le professeur qui, à haute voix, énonçait la note obtenue.

À Mirande, on «vivait avec les mathématiques» ! Après ses cours, il redevenait censeur et intendant ! On le retrouvait au réfectoire, au coucher, au dortoir, toujours prêt à sanctionner l'indiscipliné.

Au réfectoire, lorsque le ton du bavardage s'élevait, on entendait toujours, comme une rengaine : «Ça va tomber !... Ça va tomber !... Le moment est grave !... l'instant est solennel!» Et tout à coup la sanction tombait : «Pédebernade ! cinq fois le verbe : parler fort !». Si l'élève essayait une explication, c'était : «5 fois le verbe répliquer !». Il était défendu d'être dans un couloir ou une classe en période hivernale, après les cours. L'élève pris en flagrant délit de désobéissance, écopait, sans appel : «cinq fois le verbe : être dedans quand il faut être dehors !...». La promenade du jeudi après-midi conduite par un «pion» et celle du dimanche étaient précédées d'un contrôle de la propreté des

chaussures. Demi-heure avant le repas de midi on entendait, comme une litanie, la voix du directeur : «Tout le monde en bas pour se cirer» ! ; «Tout le monde en bas pour se cirer» ! Alors c'était la grande descente de l'escalier par tous les élèves, avec la paire de souliers dans une main et le sac à brosse et cirage dans l'autre vers la cour de récréation. Quelques minutes plus tard, tout en contrôlant au passage, M. Larroche s'écriait : ... «Montez vos souliers !.... Montez vos souliers» !.... Et si quelques retardataires n'avaient pas terminé le travail, il répétait : .. «Montez quand même !»..... Au moment du départ il contrôlait la tenue du groupe dans la cour d'honneur et exigeait le port de la casquette que les grands escamotaient dans leurs poches après la sortie.

Que devenaient tous ces «verbes» distribués avec générosité ?

Les «spécialistes» avaient inventé un instrument à trois plumes pour écrire chaque temps de conjugaison marqué du sceau au gros crayon bleu du n°I au n°XV. Ils avaient remarqué que M. Larroche ne lisait que les chiffres ! Mais il y avait le «repêchage» c'est-à-dire la diminution du nombre de verbes pour le candidat volontaire à l'épluchage des pommes de terre le jeudi matin. La remise de peine signée par Madame Mathilde Larroche allégeait ou effaçait la punition. Parfois quelques audacieux tentaient la fausse signature.

Le rôle de Monsieur le directeur se poursuivra quotidiennement à l'intérieur de l'établissement et j'aurai l'occasion de vous faire part de ses interventions.

## *Le Classement provisoire*

Le soir du 1<sup>er</sup> octobre 1923 nous fûmes avertis que la journée du mardi serait consacrée à la préparation d'un classement provisoire des élèves par le truchement d'un examen écrit comprenant des épreuves de français, d'orthographe avec questions de vocabulaire, grammaire et analyses, et de calcul. Chaque épreuve serait corrigée par le professeur de la discipline. Le total des points donnait automatiquement le classement. Dès la rentrée, toute la classe accompagnée des externes débuta par l'épreuve de français dont le responsable était M. Arénilla. Je me souviens encore du sujet proposé : «Votre cour de récréation de l'école de votre village. Racontez les jeux, vos regrets.» J'eus une bonne note : 15/20 suivie de la note d'écriture : 14. M. Arénilla avait écrit : «Bien» à l'encre rouge, dans la marge, face à la phrase : «Chère cour, témoin de tous mes jeux.....». Après la remise des copies, il dicta l'épreuve d'orthographe, relut lentement le texte se pour terminer par quatre questions. La 1<sup>ère</sup> s'adressait à l'explication de deux ou trois mots ; la 2<sup>ème</sup> sur la recherche d'homonymes et de synonymes ; la 3<sup>ème</sup> portait sur une analyse grammaticale de trois mots avec les pièges habituels ; la 4<sup>ème</sup> terminait l'épreuve par une analyse logique farcie de deux subordonnées. Demi-heure plus tard notre professeur releva les copies et partit. Je retrouvai Henri Desqué à la récréation et nous eûmes l'impression, en discutant, que nos dictées étaient sans faute ! De nouveau assis à nos tables, M. Rozès nous proposa deux problèmes du cours supérieur, l'un d'arithmétique, l'autre

de géométrie. Après une heure de composition, je rendis ma feuille, satisfait de mon travail, avec la certitude d'avoir les réponses exactes. Le total des notes communiquées à M. le directeur permettait à ce dernier d'annoncer le jeudi soir, devant les trois années réunies dans la salle d'études, le classement définitif de chaque classe pour le trimestre. Il est certain que le classement temporaire qui intéressait le plus le directeur et ses collègues, était celui des nouveaux arrivés. En effet, M. Larroche, à l'étude du jeudi soir, assis derrière la table de l'estrade, annonça : nom par nom, la place de chaque élève. J'entends encore cette voix forte prononcer : «1<sup>er</sup> de la classe : Lazartigues Roger». Je répondis : présent ! Mais comme j'étais au fond de la classe, ma voix se perdit. Alors, haussant le ton il s'écria : «Où êtes-vous ?..... Montez sur le banc !». Et de nouveau, ému, du haut de ma petite taille, debout sur le banc, la main droite levée, je répétais : «présent !». Le 2<sup>ème</sup> était Henri Desqué suivi des cinq meilleurs élèves, tous boursiers de l'État. Roger Tire, 2<sup>ème</sup> dans son année et Maurice Esterle, les deux gondrinois, me félicitèrent ainsi qu'Henri mon inséparable ami.

Ce classement provisoire où seules les matières essentielles comptaient, négligeait les disciplines secondaires qui, en décembre, lors des compositions trimestrielles, entrèrent en ligne de compte dans le bulletin trimestriel qui représentera le véritable classement. La promotion comprenait environ 35 élèves. Mais cette place de 1<sup>er</sup> avait une servitude : la responsabilité du grand cahier de notes que je présentais à chaque cours au professeur avec la signature et contrôlé chaque semaine par M. le directeur qui relevait les mauvaises notes suivies de sanctions.

## *Le service intérieur et les sanctions*

En 1923 l'École Primaire Supérieure avait encore un régime spécial pour son service intérieur sous l'unique autorité et responsabilité du Directeur qui cumulait les fonctions de censeur et d'économiste. Pas de branchement d'eau de la ville pour les cuisines, l'hygiène corporelle et le lavage hebdomadaire du linge de corps des pensionnaires. D'où venant l'eau indispensable à la bonne marche du service ?

Les sanctions, les punitions infligées pour mauvaises notes obtenues en classe ou pour fautes d'indiscipline pourvoyaient à l'alimentation en eau cuisines et à la cuve placée au grenier. Avec le recul du temps on a de la peine à imaginer de tels procédés.

Contre le mur qui regardait la cour de récréation une vieille pompe aspirante- refoulant dont le tuyau plongeur atteignait une nappe d'eau ou une citerne en sous-sol qui recueillait de l'eau de par des dalles<sup>20</sup>, assurait la montée de cette eau par un tuyau galvanisé de 7 à 8 mètres de hauteur jusqu'au réservoir du grenier. Cette eau s'écoulait grâce à une vingtaine de robinet dans une dalle<sup>21</sup> commune qui servait de lavabo. A la moindre, les infraction à la discipline les pions administrait 25 à

---

<sup>20</sup> Gouttières

<sup>21</sup> Lavabo collectif en forme de gouttière

50 coups de pompe qui manœuvrait le balancier. J'entends cette vénérable pompe qui ahanait, s'essoufflait pendant que le surveillant contrôlait la durée de la punition. Quelquefois, lorsque le réservoir se vidait, les derniers élèves ne se lavaient pas.

Tous les matins, après le déjeuner, c'était la grande distribution des corvées de propreté à la charge des contrevenants et la liste s'égrenait de la faute la plus grave à la plus vénielle. Écoutez la litanie quotidienne et vous resterez pantois.

- a) Cabinets d'en bas (5 trous) : un tel !
- b) Cabinets des grands (dortoir) : un tel !
- c) Cabinet des petits (dortoir) : un tel !
- d) 5 arrosoirs d'eau : un tel (plusieurs élèves)

C'était la punition la plus légère. Cinq ou six élèves armés de 2 seaux de 5 litres allaient chercher l'eau à la pompe de la ville qui se trouvait à l'extérieur de l'école, au bout du trottoir qui longeait la cour d'honneur. Et tous les matins cette procession de seaux pleins à ras bord se déroulait avec rapidité pour alimenter bassines, cuiviers de la cuisine !

La corvée la moins ragoûtante était celle des cabinets «d'en bas», c'est-à-dire de la cour de récréation avec ses 5 trous des 5 cabinets fermés par un portillon. À l'époque on ignorait le papier hygiénique et les feuilles de cahier ou de journal finissaient par boucher les orifices. La punition tombait toujours

sur un «grand» de 3<sup>ème</sup> année. Non seulement il fallait avec un balai pousser tous les déchets dans le trou, mais également, armé d'un gros piquet, enfoncer le tout et dégager la partie plate de ciment, l'arroser copieusement d'eau et, de temps en temps, désinfecter au «crésyl». Et chose bizarre, toutes ces corvées du matin avaient lieu dans la bonne humeur, sans une plainte des parents ! C'était devenu une habitude !...

L'hygiène corporelle souffrait du manque de douches ! La buanderie située au fond du rez-de-chaussée de la façade sur la cour d'honneur était une sorte de caverne «d'Ali-Baba» où côtoyaient petits cuiviers en bois, baquets, bassines, seaux, escabeaux et la pièce maîtresse : la chaudière. C'était, en somme, une chaudière de campagne alimentée dans le foyer, de bûches fendues. On l'utilisait aussi pour la lessive. Un élève de 2<sup>ème</sup> année, en l'occurrence Marcel Saint-Pierre, le préposé, devenait «chauffeur breveté». On remplissait tous les récipients disponibles d'eau tiède et assis sur un escabeau, on procédait aux ablutions, et quelles ablutions !... Les élèves, d'abord, de 1<sup>ère</sup> année, répartis par trois ou quatre autour d'un cuvier, trempaient les pieds et les jambes qu'ils savonnaient. Mais le torse, le bas du corps échappaient souvent à la toilette ! On riait, on criait, on éclaboussait l'eau avec les pieds pendant que Saint-Pierre préparait l'eau pour les 3<sup>ème</sup> et les 2<sup>ème</sup> années. En somme peu de promiscuité et surtout peu d'hygiène.

## *Au Travail !*

La première semaine d'octobre 1923 fut une mise en train avant le démarrage de la semaine suivante. Les livres commandés à la librairie Abadie furent distribués aux élèves avec la répartition des cahiers de cours, règles plates, équerres, doubles décimètres, cahiers à dessin avec papier Ingres pour le dessin d'ornement, papier Canson pour le dessin géométrique accompagné de l'encre de Chine et du porte-plume avec sa plume spéciale interchangeable. L'indispensable gomme, les deux crayons n°1 et n°35 à la mine noire, le rouleau de papier bleu pour couvrir livres et cahiers, la boîte d'aquarelle «Bourgeois» et son auxiliaire la boîte de crayons de couleur «Conté» ou «Baignol et Fargeon» terminaient l'équipement des jeunes pensionnaires. Et l'école, comme une véritable ruche, se mit dare-dare au travail en respectant les horaires stricts d'un emploi du temps quelquefois démentiel. Les disciplines essentielles : français, littérature, mathématiques, physique, occupaient les premières heures de la matinée, suivies de quelques minutes de détente dans la cour de récréation vers dix heures. Les cours d'histoire, de géographie se terminaient vers midi avant l'heure du repas. Les après-midi, moins chargés débutaient par l'orthographe et la grammaire, l'espagnol, les sciences naturelles, la chimie. Après la récréation de 15 heures, le dessin, le travail manuel à l'atelier (section bois et section fer), la sténographie, la musique et le chant clôturaient ces journées partagées avec nos professeurs jusqu'à 16 h 30. De 16 h 30 à 17 h, sous la surveillance d'un

«pion» de faction devant la corbeille, chaque élève prenait sa rondelle de pain qu'il tartina de confiture prise dans sa caisse à provisions ou l'accompagnait de la traditionnelle «bille de chocolat»<sup>22</sup> «Menier» ou de quelques figes sèches et sucrées. C'était le menu monotone quotidien, souvent insipide qui, à la fin du trimestre se manifestait par une inappétence involontaire.

Pour ma part j'avais trouvé une parade. Au cours de ce premier trimestre j'avais lié amitié avec un «nouveau» comme moi. Fils du Maire de Belloc-Saint-Clamens, petit village à quelques kilomètres de Mirande, il s'appelait Esparros. Il n'était point sot, cependant les mathématiques n'étaient pas son «violon d'Ingres». Alors je venais à son secours de temps en temps. Or, chaque après-midi du lundi, marché réputé à Mirande, sa mère, vers 12 h 30, passait le portillon, ouvrait la porte vitrée. Et là, à l'entrée du couloir, face à la salle des «caisses à provisions», elle ouvrait une pаниère dans laquelle de belles grappes de Malaga faisaient le gros dos, tandis que la caisse d'Esparros s'emplissait d'une manne odorante dont mes yeux et mon odorat mouraient d'envie. Comment résister à treize ans à ces délices de la nature, à ces grappes généreuses dont les grains ovales, gonflés d'un jus sucré et parfumé, emprisonné dans cette fine enveloppe de topaze par endroits mordorés par les piqûres du soleil vous fascinent sans espérance ? Et tout en écrivant ces lignes qui vont suivre, mon visage se déride dans un sourire d'amitié retrouvée teinté d'un pardon d'indulgence. Qui, un jour, conclut ce marché

---

<sup>22</sup> La "bille de chocolat" désigne 3 ou 4 carrés de chocolat.

secret ? Qui parla le premier des raisins et de la géométrie ? Alors, avec le recul du temps si lointain, en toute franchise, non pas le «vendeur» mais plutôt «l'échangeur» était bien le petit «boursier» de Gondrin ! Quand, le mardi, à 16 h 30, nous primes tous deux notre tranche de pain bis dans la corbeille, Esparros, fidèle à la parole donnée, choisit une belle grappe de Malaga qu'il m'offrit avec joie. Le lendemain soir, mercredi, au cours des épreuves surveillées d'arithmétique et de géométrie qui duraient deux heures, je lui «refilai» en catimini la solution du problème dans lequel Pythagore, après plusieurs siècles, avait encore l'audace de nous «piéger» avec ses astuces !

Esparros restera un excellent ami. Fils de cultivateur il quittera l'E.P.S. à la fin de la 2<sup>ème</sup> année. Je ne le reverrai jamais. Militaire de carrière, il prit la retraite de capitaine, devint «responsable» des «Silos Mirandais» et disparaîtra, encore jeune, terrassé par un mal implacable.

Dès la fin octobre, le travail à l'E.P.S. avait repris son rythme de croisière. La plupart des élèves de 3<sup>ème</sup> année et quelques «redoublants», rompus aux règles de l'emploi du temps, amorçaient leur dernière année d'étude sanctionnée au mois de juillet par le concours d'entrée à l'École Normale d'Instituteurs qu'une élite déjà sélectionnée préparait avec ténacité avec l'espoir d'avoir le «major» de la future promotion. S'ajoutaient à ce concours très sélectif l'examen du brevet élémentaire à partir de quinze ans et qui devenait brevet d'enseignement primaire à partir de 18 ans et les concours annexes des P.T.T., des «Indirectes» et

de «l'Hygiène publique» ouverts à toute la classe à condition d'avoir 17 ans. En général, au moment de la sortie définitive, la quasi totalité de l'effectif partait couronnée de succès. La 2<sup>ème</sup> année suivait le même parcours que son aînée, avec les mêmes ambitions.

Quant à la 1<sup>ère</sup> année, «la nouvelle graine à germer», déjà rodée dès la fin du premier trimestre, elle préparait avec fougue les compositions trimestrielles. Parmi la demi-douzaine de «Boursiers de l'État» une émulation dont les résultats jaillissaient après la remise des copies corrigées par les professeurs, était née. Avec Henri, nous comptions nos points et j'avoue qu'il tenait «la tête». On devinait déjà le bon candidat pour l'avenir. Si mes souvenirs sont exacts, la promotion 1923-24 comprenait 30 à 35 élèves dont un bon tiers ne resterait pas plus de deux ans pour rejoindre la ferme paternelle ou le commerce familial. Je les ai répertoriés et je donnerai leurs noms à la fin de mes souvenirs. Après ces journées laborieuses qui exorcisaient l'ennui, une étude surveillée nous tenait encore en haleine de 20 heures à 21 heures, apprendre une poésie, lire encore la dernière page d'histoire ou de géographie, fignoler un croquis de cartographie, éplucher quelques lignes d'Espagnol du «Primeros Pinitos». A la fin de l'étude Monsieur le Directeur ouvrait la porte et juché sur l'estrade, jetait un regard circulaire dans cette immense salle et, comme un prophète en fin de litanie s'écriait, à intervalles réguliers :

«Ramassez les papiers» !

«Ramassez les papiers» !

«Allons, ramassez les papiers !».

Et toutes ces têtes disparaissaient sous les tables, ou faisaient à cache-cache, pendant que les mains ramassaient les débris de papier pour les jeter dans une caisse avant la mémorable montée aux dortoirs.

## *Les Repas*

Sur les longues tables le petit déjeuner du matin servi avant notre arrivée par le service des cuisines dans de grands bols en faïence comprenait du café au lait, ou du lait ou du café seuls avec des tranches de pain. Pendant que M. Larroche à l'entrée du couloir, s'époumonait dans son «Ne faites pas trembler les tables» !, chaque élève se hâtait vers sa place habituelle parmi quelques bousculades, ingurgitait en quelques minutes ce sommaire repas avant de regagner la cour de récréation.

Le repas de midi, toujours «équilibré» avec pain à volonté durait une demi-heure. Potage de légumes avec langues de pain ou vermicelle ; un plat de légumes : carottes au jus, lentilles, purée de pommes de terre, haricots blancs ou hélas pour moi, purée de petits pois cassés, garnissait la saucisse grillée ou la portion de viande de rôti de veau ou de bœuf avec (grande surprise) de bonnes frites ! Devinez qui assurait le service ? Eh! bien ! Madame Larroche que nous appelions sous cape «Mathilde» avait quitté ses copies de mathématiques de l'E.P.S. des filles pour le tablier de serveuse, pas toujours amène. Devant chaque convive elle piquait avec une longue fourchette une tranche de viande de veau dans un grand plat en tôle étamée qu'elle tenait de la main gauche et s'écriait d'une voix perçante : «Qui aime le gras ?». Devant ce silence de cathédrale, la réponse à l'emporte pièce fusait sans concession : «Mangez-le quand

même !». Et le bout de viande entrelardé tombait, impitoyable, dans l'assiette du copain malchanceux. Pour ma part j'avais horreur de la purée de pois cassés que j'écrasais au fond de l'assiette de mon voisin qui servait de couvercle.

Le souper débutait comme à midi par une assiettée de soupe suivie d'une omelette aux oignons ou d'un œuf dur ; tantôt la sardine à l'huile, tantôt le pâté de campagne et la traditionnelle salade.

Ces deux repas se terminaient par un dessert : fruit de saison, pomme de pommier, confiture, gâteau sec. Sûrement «baptisé», un verre de vin rouge à chaque repas n'a jamais fait de nous des alcooliques.

## *Les Congés de La Toussaint*

Quatre ou cinq semaines venaient de s'écouler loin de mes parents. Chaque dimanche j'écrivais ma petite lettre, pas très bavarde, toujours rassurante afin de tranquilliser maman. Et en fin de semaine l'enveloppe bleue, «en-tête» marquée d'un soulier avec le nom de mon père et soussignée «Chaussures sur Mesure», m'apportait des nouvelles de Gondrin. Les congés de La Toussaint duraient trois jours ! Mon père avait demandé par écrit l'autorisation de quitter Mirande à 13 heures le jour du départ en prenant le train de Tarbes avec à Vic-Bigorre, bifurcation sur Riscle, Éauze et Gondrin. La demande fut exceptionnellement acceptée et ainsi, la veille de La Toussaint j'étais auprès de mes parents à Gondrin après une demi-journée de trajet. L'avant veille de la sortie quelques «anciens» s'autorisèrent la liberté avec peut-être la mansuétude du «pion» de perturber le sommeil des «nouveaux». Roger Tire et Maurice Esterle, déjà en 2<sup>ème</sup> année m'avaient averti. Et lorsque mon matelas culbuta sur le plancher avec celui d'Henri Desqué sans grand dommage, nous eûmes la sagesse de les glisser sous le lit et de nous recoucher.

Le temps des vacances fut si court qu'il fallut songer au retour ! d'ailleurs un retour mémorable ! Mes deux camarades étaient arrivés à Gondrin par une «occasion» comme on disait alors. Monsieur Tire, propriétaire à «Guillaman» proposa le jour de La Toussaint à mon père sa «jardinière»<sup>23</sup> attelée à un cheval

<sup>23</sup> Appelée aussi char à banc

pour amener à Vic-Fezensac distant de 18 kilomètres toute la jeune équipe d'étudiants à laquelle s'ajouta Laure Ducos<sup>24</sup> de «Micoulau», élève à l'E.P.S. des filles de Mirande. L'autobus Vic-Mirande arrivait à la sous-préfecture à 7 h 30. Dès 4 heures du matin Laure, Maurice et moi-même, bien protégés d'un froid mordant dans nos manteaux, la tête à moitié cachée par une épaisse écharpe de laine nouée sous le cou dans cette nuit noire on aperçut la lumière falote de la lanterne accrochée sur le côté droit, qui tremblotait au trot du cheval. Monsieur Tire arrêta l'attelage à l'entrée des Promenades. Maurice s'assit à côté de Roger ; Laure et moi-même escaladâmes l'arrière de la voiture, dos tourné à nos deux camarades, pieds appuyés à la planche d'arrêt, les genoux enveloppés dans une épaisse couverture. Papa disposa les paniers garnies de provisions sous nos jambes. Un dernier salut, un coup de fouet sec et la bête s'arc-boutant, tirant sur les brancards, le convoi se perdit dans cette nuit d'encre pour gagner Vic-Fezensac. Aux cahots répétés de la voiture, nos têtes de gamins dodelinaient tandis que nos yeux trop tôt éveillés clignotaient, emportés dans des rêveries fugitives, troublées par les encouragements du conducteur à la bête qui ralentissait son allure. Ma voisine, muette comme une carpe à ma question : «Tu n'as pas froid, Laure ?» répondait, comme assoupie : «Oh ! Non !».

Dans le silence de cette matinée de novembre, devant le kiosque à musique, toute l'équipe descendit, paniers à la main, dans l'attente du «bolide» de M. Fourès. Mission accomplie, M.

---

<sup>24</sup> Laure Duclos sera institutrice.

Tire regagna Gondrin. Enfin vers 5 heures 1/2, l'autobus, phares allumés stoppa. Le chauffeur glissa tous ces colis dans un compartiment spécial et cette petite troupe d'écoliers et d'écolières venus à leur tour d'ailleurs, transis de froid, les yeux encore gonflés de sommeil, grimpa les marches du courrier et s'assit sur les sièges confortables. Les langues se délièrent, s'apostrophèrent gentiment avec ces retrouvailles matinales où les lueurs paresseuses de l'aube éclairaient faiblement cette campagne encore endormie et saupoudrée de frimas. Les portières claquèrent. Chaque élève acquitta le prix du trajet. Le car descendit la longue rue d'Auch, bifurqua à droite, emprunta une route plus étroite au poteau indicateur : «Mirande». Tantôt plus rapide dans la plaine, le moteur ahanait dans ces brusques montées des collines de l'Armagnac pendant que le conducteur toujours prudent dans ces nombreux virages qui balançaient les corps des voyageurs, klaxonnait pour annoncer son arrivée à Riguepeu. Quelques écoliers rejoignirent leurs camarades et M. Fourès, toujours calme, habitué à ces trajets quotidiens, arrêta l'autobus à Montesquiou, chef lieu du canton. Encore de nouveaux voyageurs gagnèrent les places du fond tandis que le conducteur dégustait un café bien chaud sur le comptoir du «bar» voisin. Dernier coup de klaxon pour les retardataires et la voiture bondée dévora les derniers kilomètres pour atteindre la gare de Mirande. Il était 7 h 1/4. Toute cette jeunesse s'égailla dans la rue principale et par groupes de quatre ou cinq camarades, la panière pendue au bras, s'affairait, silencieuse, qui vers l'E.P.S. des filles, qui vers l'E.P.S. des garçons. A 7 h 40, essoufflés, le bras ankylosé, nos trois Gondrinois franchissaient le portillon de la cour d'honneur, déposaient les panières à la salle «à provisions»,

grimpaient l'escalier, changeaient de vêtements au dortoir et cinq minutes avant la rentrée des classes, reprenaient haleine dans la cour parmi les camarades.

Le voyage retour Gondrin-Mirande avait duré presque 4 heures ! pour une distance de 60 kilomètres !

## *De La Toussaint à La Noël*

Au dernier coup de cloche de huit heures, en rang par deux, silencieux, la salle de 1<sup>ère</sup> année nous attendait dans une douce tiédeur dispensée par un poêle à bois dont le long tuyau en tôle, vertical, assurait le tirage. Chaque élève reprit sa place habituelle et M. Arénilla développa pendant une heure une leçon de morale dont le thème axé sur «La famille» accentuait notre torpeur causée par notre aventure matinale. Je trouvai la journée bien longue. Après l'étude du soir, en attendant avec impatience la montée au dortoir, je bavardais avec Henri dans cette cour obscure lorsqu'un élève de 2<sup>ème</sup> année s'approcha de nous. À peine un peu plus grand que moi, soit par paresse d'aller aux W.C., soit plutôt par coquinerie, il libéra quelques gouttes d'urine sur mon tablier tout propre, lavé et repassé la veille par maman. Il avait mal choisi sa victime dont la riposte instantanée se solda par un fulgurant coup de poing en pleine poitrine qui coupa net le jet malveillant, culbutant ce taquin sur le sol, tout ébahi de sa mésaventure. Il s'appelait Georges Abeillé, devint un excellent camarade. En 1927 il échoua au concours d'entrée à l'École Normale d'Auch, mais réussit au concours des P.T.T..

Enfin, dans ce soir frisquet de novembre qui transperçait mon corps jusque sous mes vêtements, le sifflet du surveillant libéra notre attente et de nouveau, comme à l'accoutumée, les marches grincheuses de l'escalier accusèrent notre montée vers le

dortoir. Vite déshabillé, à peine un geste d'amitié à Henri, je me glissai pour la première fois dans mon sac de couchage molletonné, la couverture de laine au ras du nez, mort de fatigue, et le petit «boursier» s'endormit comme un loir jusqu'au lendemain matin, réveillé en sursaut par cet inoubliable «debout !... debout !... debout !...» qu'un perroquet bien dressé aurait pu débiter à la place du Directeur !

Dès la fin de la première semaine de novembre, les études avaient repris leur cadence laborieuse. Nos professeurs annoncèrent l'étalement des compositions trimestrielles du 15 novembre au 20 décembre. Dans cette nouvelle ambiance d'inquiétude, d'émulation attisée par la perspective d'un bon classement, avec les cours quotidiens intercalés dans les épreuves écrites surveillées et corrigées avec notation chiffrée par nos maîtres, la classe de 1<sup>ère</sup> année, affairée, se donnait toute entière dans ce classement sélectif où, comme d'habitude, il y aurait un premier et un dernier. ! Le temps s'écoulait, rapide, fiévreux parfois, dans l'attente de la proclamation du classement avant les vacances de Noël. Elle eut lieu la veille de notre départ. A 17 heures les trois classes réunies, externes compris, attendaient sous la surveillance des «pions». Soudain, la porte de la grande salle d'étude s'ouvrit lentement et M. Larroche, toujours en redingote, gravit les marches de l'estrade, cartable sous le bras, tandis que tous les élèves, debout, restaient silencieux.

«Asseyez-vous !, s'écria-t-il». Comme des automates, ils s'assirent pour écouter la longue litanie des noms prononcée par

M. de Directeur qui, cartable ouvert, commença par la 1<sup>ère</sup> année. Dans cette atmosphère inhabituelle où chacun de nous, soumis à une appréhension indéfinissable gardait un espoir peut-être imaginaire, la grande feuille étalée, les lorgnons pincés sur le nez, M. Larroche, d'une voix de stentor annonça : «1<sup>ère</sup> Année, classement du 1<sup>er</sup> trimestre 1923-24 : premier ! Lazartigues Roger» ! Émotionné, je me levai comme un ressort échappé de son étui, sur la pointe des pieds, du haut de ma petite taille, je criai bien fort : «Présent !». Le deuxième était Henri Desqué. Et l'énumération, dans sa monotonie, s'arrêta, sans le moindre commentaire, au trente-cinquième nom. La deuxième année écouta à son tour ses élus dont le premier fut Roger Tire de Gondrin ! Le Directeur termina par la 3<sup>ème</sup> année beaucoup plus préoccupée par les concours et les examens de fin d'année que par le classement chiffré.

Si cette première place me comblait d'une joie intérieure je savais, en toute modestie, qu'elle est parfois aléatoire et d'ailleurs, Henri aura souvent au cours de nos études la place de «premier». Mais déjà nos professeurs connaissaient la future élite de la classe, élite dont les «boursiers» occupaient les six premières places. Le bulletin trimestriel arriva à Gondrin au début des vacances. Une page recensait, face à chaque discipline, sur deux colonnes verticales, la «moyenne» des interrogations orales ou écrites en cours et la note chiffrée en composition trimestrielle. Et le total des points consacrait votre classement. Mais la deuxième page enregistrait les appréciations écrites et signées par chaque professeur, accompagnées de celles du chef de «l'établissement».

Ce classement, avec bien sûr sa part de hasard, était pour les «boursiers» d'une importance capitale, car un deuxième bulletin trimestriel, homologue de celui reçu par les parents était transmis à la commission des Bourses à Auch, qui contrôlait, appréciait et donnait son avis sur le maintien de la «Bourse ou de son retrait». La Troisième République qui donnait peu, demandait beaucoup aux bénéficiaires sélectionnés sur concours.

Pour ma part, l'École de Mirande envoyait un troisième bulletin identique aux deux premiers, à l'Office des Anciens Combattants et victimes de guerre parce que j'étais «pupille de la Nation», mon père étant «grand blessé de guerre de 14-18». Je suppose que cet envoi devenait une preuve tangible de mes études, au cas où mon père aurait demandé une aide à l'Office.

J'étais en vacances depuis trois jours lorsque le bulletin trimestriel arriva. Mes parents le lurent et relurent avec une fierté qui ne quitta pas nos pénates. Je rendis visite à M. Soulé dont la dernière année d'enseignement finissait. Tout heureux, il me prédit que je serais, un jour, instituteur. Ce cheminement capricieux, semé d'embûches, durera sept ans ! Ces douze jours de vacances se soldèrent par des visites agréables à d'Eauze chez ma marraine Andréa, sœur de maman, et mon oncle Étienne, par les rencontres amicales avec mes anciens camarades de classe et surtout par le modeste réveillon de Noël, après la messe de «Minuit» devant un bon feu de cheminée avec papa, maman et mon cher grand-père Bernard, ancien sabotier, qui me raconta, une fois de plus, ses belles histoires en patois qui enchantèrent

toute mon enfance. Sur un gril spécial, assis sur des charbons de ceps de vigne, un long serpent de saucisse rissolait, grésillant, parfumé à la muscade pendant que papa ouvrait quatre douzaines d’huîtres de Marennes pour accompagner ce traditionnel réveillon familial. Maman avait préparé mon lit et lorsque la pendule égrena la première heure du jour de Noël, je gagnai ma chambre. Déshabillé, j’enlevai le «moine»<sup>25</sup> ventru avec sa chaufferette de braises et m’allongeai dans cette douce chaleur, oubliant le triste dortoir et le spectre du réveil.

Le premier de l’An 1924 fut encore un jour heureux. Vive l’An neuf ! avec ses modestes étrennes dont une chemise en flanelle-coton, piquetée de fleurettes bleues et une bonne paire de chaussette de laine complétèrent la panoplie de mon trousseau. Et comme toutes les bonnes choses ont une fin, le 3 janvier 1924 au petit matin, le voyage du «nouvel Ulysse», mais en raccourci se répéta comme celui de la Toussaint. Le deuxième trimestre, le plus long jusqu’à Pâques, presque quatre mois d’exil !, nous retiendra dans cette école, enrichissant notre savoir, éveillant notre curiosité, stimulant nos désirs de compréhension, meublant notre mémoire, en un mot : nous préparant à des tâches futures, à de nouvelles découvertes.

Ce 3 janvier 1924, malgré le plaisir de retrouver mes camarades, fut un rabat-joie. Après l’étude du soir, arrivé dans le

---

<sup>25</sup> Ancien chauffe-lit. Plus tard, la chaufferette de braises sera remplacée par une ampoule électrique à filament de carbone. La chambre à cette époque et bien après est réservée au sommeil. Les enfants faisaient leurs devoirs dans la cuisine, unique pièce chauffée.

grand dortoir glacé, à peine éclairé par deux loupottes fumeuses, je filai vers mon lit. Mes vêtements soigneusement étendus sous l'édredon gonflé de duvet, après un salut à Henri lui-même peut prolix, je plongeai mes jambes dans mon précieux sac de couchage et cherchai le sommeil qui me fuyait. Un calme sinistre enveloppait tout le dortoir et le « pion » n'eut pas besoin de faire le pied de grue. Il s'enferma dans sa chambre. Déjà des respirations tantôt rauques, tantôt nasillardes comme des métronomes, signalaient des sommeils profonds, réguliers, entrecoupés parfois de hoquets syncopés. Pour la première fois, les yeux ouverts, j'écoutais ce silence. Une angoisse indéfinissable étreignait ma gorge et malgré moi, je me mis à pleurer. Oh ! bien doucement, alors que de grosses larmes rebelles descendaient en fins sillons salés jusqu'à la commissure des lèvres. Dans cette nuit paisible je payais la rançon de mon bonheur des vacances de Noël ! En douze jours, j'avais retrouvé tout ce que j'avais abandonné en venant à Mirande. Peut-être mes camarades gondrinois, peut-être mon grand-père, mon père, peut-être la chaleur du « moine » ou ces odeurs familières de mon foyer ? En fermant mes yeux tout embués de larmes l'image d'une absence me tenaillait, l'image de ma mère qui, de nouveau, m'embrassait pendant ces douze soirs de congé et rôdait au-dessus de mon lit. Enfin le sommeil plus puissant que le rêve, balaya cette peine et me prit tout entier jusqu'au matin du 4 janvier. Je n'avouai jamais cette faiblesse d'enfant. Pris par le travail scolaire avec leçons, devoirs, exercices, avec le souci de réussir un bon classement à la fin du deuxième trimestre, ce stress passager qui aurait pu dérégler mon comportement s'évanouit définitivement.

Comme le premier au classement trimestriel devait assurer une servitude comprise dans le règlement intérieur, j'assumerai de nouveau pendant tout le deuxième trimestre la tenue du «Grand Registre journalier» avec notes écrites chiffrées aux interrogations orales des professeurs suivies de leurs signatures. Et chaque jeudi le Directeur le compulsera pour sanctionner les nonchalants ou les paresseux.

## *Distractions - Passe-temps et Aléas*

Le deuxième trimestre partagé entre l'hiver rigoureux et l'arrivée du printemps absorba tout le travail oral et écrit imposé par les diverses disciplines. La ruche bourdonnait, puisant dans les matières exposées, développées par nos professeurs une nourriture intellectuelle nouvelle programmée sur toute l'année. Pendant que le déclin de notre puberté modelait notre corps pour l'amener à l'adolescence, notre cerveau s'enrichissait de connaissances jusque-là inconnues, du jugement et de la mémoire. «Nécessité d'un équilibre entre le corps et l'esprit».

Mais un esprit curieux, devant ce modeste savoir qui nous assaillait; pourrait poser cette pertinente question : «En dehors des études, quelles étaient dans cet établissement renommé, vos passe-temps, quelles étaient vos distractions, quand et comment se déroulaient vos moments de détente ?». Les pages suivantes écrites par le témoin et acteur dont la mémoire encore fidèle obéit avec sincérité, vous surprendront parfois, vous amuseront peut-être, je l'espère, mais vous laisseront aussi un goût amer quant à l'indigence des moyens dont l'école disposait à l'époque.

L'hiver, toujours rude avec sa neige, sa bise mordante qui vous donnait l'onglée dans la cour, était notre ennemi. Pas de jeux de société groupant dans une salle chauffée les dimanches et

jeudis après-midi. Seules les salles de cours et d'études du soir, en semaine, nous offraient la chaleur des poêles. N'oubliez pas que ces bûches étaient sciées par les élèves à certaines heures du «travail manuel» ! Les cours terminés, tout le monde dehors ! sous le préau. Et le téméraire qui tentait une entrée hasardeuse, risquait l'implacable «cinq fois le verbe : être dedans quand il faut être dehors» décoché par l'invisible directeur.

ou

avec une surtaxe du «pion» : 50 coups de pompe !

Lorsque pluie, vent, tempête, froidure envahissaient la nature endormie, nous restions en étude qu'un «pion» surveillait avec indulgence et mansuétude. Par temps sec, malgré le froid, bien emmitouflés dans nos manteaux ou pèlerines, l'écharpe de laine autour du cou, la sortie du dimanche ou du jeudi après-midi se déroulait hors ville, sur les routes de Tarbes, de Berdoues, de la Maguère ou de Montesquiou. Rentrée à seize heures, collation à seize heures trente et pour bien digérer, deux heures d'étude surveillée. Quand janvier et février, peu cléments, chassaient ces sinistres cumulus aux formes démoniaques, la cour appartenait aux «grands» de troisième année qui, en deux camps opposés, jouaient au rugby avec un vieux béret gonflé de chiffons qui remplaçait le ballon ovale en cuir, proscrit à cause de l'exiguïté du terrain. D'ailleurs une authentique équipe formée des meilleurs éléments de troisième et deuxième années, aux maillots violets, s'ébattait, baptisée sous le nom d'une très belle fleur «Les Camélias» le jeudi, au terrain de la «Gravette», route de Tarbes, propriété de «l'Union Sportive Mirandaise». Souvent quelques

joueurs de l'U.S.M., anciens joueurs et potaches de l'école, apportaient leur force et leur expérience à cette jeune équipe peu dangereuse ! Et le dimanche, la majorité des élèves assistait aux compétitions de l'U.S.M. en payant un franc, cinquante centimes l'entrée.

Le préau devenait la résidence de la 1<sup>ère</sup> année. On jouait aux boules en respectant les règles connues de tous. À ce jeu d'adresse, je gonflais souvent la poche gauche de mon pantalon de billes en terre cuite aux couleurs chatoyantes. Les plus pacifiques, les vrais amateurs, jouaient au «pam». Quoique défendu, parce que «jeu d'argent», il était très simple et facile de camoufler «l'enjeu», la pièce de 5 centimes, soit «un sou» ou la «sorre», pièce en cuivre de 10 centimes à l'effigie de Napoléon III ou de la Troisième République. Voici le jeu : on trace un trait de 1 mètre de long dans la terre glaise humide qui suit la bordure du toit avec une pointe ou un bâton aiguisé. On se place à 2 mètres de la ligne. Chacun son tour on lance sa «sorre» le plus près possible du trait et on joue en général à 1 sou la mise. Comme la partie se jouait à trois, le gagnant était celui dont la «sorre» tombait le plus près de la ligne. Il empochait les deux sous des copains, «sous» qui passaient de main en main, sans paraître au plein jour ! Je connaissais déjà ce jeu à Gondrin et mon grand-père m'avait enseigné le secret du tir : Entre le pouce et l'index de la main droite je jetais ma «sorre» légèrement inclinée. Au lieu de glisser, elle piquait dans le sol, immobile comme une statue ! J'étais souvent gagnant et chaque jeudi, avec

mon gain de 5 sous, j'achetais, en promenade, une pomme de pommier à une brave femme, surnommée «La Hyène» qui nous suivait sur la route avec sa voiturette.

Lorsque les «grands» jouaient à la «semelle» je me précipitais vers eux et là, en admirateur, toujours discret, j'attendais le déroulement de la partie. En somme, ce jeu, bizarrement baptisé «la semelle» était une épreuve de «saute-mouton», bien connue de tous, mais qui comportait une difficulté majeure le nombre de «semelles». En partant d'une ligne droite tracée sur le sol dégagé des «gravillons», ligne qui remplaçait un tremplin d'envol, nerveux et agile, après une course rapide de quelques mètres, prenait son essor en arrivant à la ligne et d'un coup de rein d'acrobate, en écartant les jambes, ses deux mains, en souplesse, s'appuyaient sur le dos plié du «poneur» qui, tête baissée, les mains collées aux genoux, maintenait, rigide, la voussure du torse. Tête dressée, il ramenait ses jambes parallèles dont la pointe des pieds touchait le sol en même temps, en aval du «poneur». La beauté du saut, la détente de l'envol, l'imperceptible appui des mains, le grand écart, l'arrivée au sol, cet exercice de gymnastique avait duré deux secondes.

Pour ce premier saut au ras de la ligne, les amateurs étaient nombreux. Mais nous arrivons à la difficulté distillée par le «poneur». Ce garçon solide, aux reins d'acier, s'éloignait de la ligne dont il se séparait de la longueur de la semelle de son soulier, puis de deux, puis de trois, rarement de quatre ! Et comme l'envol démarrait toujours de la ligne inamovible, cet

exercice spectaculaire de gymnaste devenait dangereux. Seul, Maurice Raynal, de 3<sup>ème</sup> année, futur normalien en 1924, avait l'audace d'exécuter ce saut, mais deux camarades bras ouverts, l'attendaient à la réception par prudence. Ce jeu fut supprimé à cause des risques encourus.

Alors beaucoup de jeudis «après-midi» nous amenèrent au terrain de la «Gravette», route de Tarbes. Après l'inspection dans la cour d'honneur par M. le Directeur, tous les internes de 13 à 17 ans, en rang par deux, passaient le portillon et le «pion» de service, après la traversée de la ville en silence nous arrêtaient au «petit pont». Libres de nos mouvements, soit par affinité, soit par camaraderie, soit par âge, par groupes de trois ou quatre camarades, au «pas de route», la petite troupe musardait, en riant, rangée sur le côté droit de la route, sans risques d'une circulation automobile encore raisonnable. Le sifflet strident du «pion» qui suivait l'arrière-garde stoppa la marche devant le terrain de la Gravette. Et comme d'habitude la meute des joueurs, débridée, prit possession du pré dans une amicale partie de rugby tandis que les plus calmes, assis sur les bancs des tribunes observaient leurs camarades qui couraient après un ballon rebelle qui s'envolait, retombait, capricieux en bondissant, ou se cachait, apeuré, sous une ardente mêlée. Les plus jeunes, campés derrière les poteaux, tentaient des «drops», adressaient des passes à des copains ou cabriolaient dans l'herbe après un plaquage inoffensif. Henri et moi-même, nous nous donnions à cœur joie dans ce sport déjà viril. Mais lorsque seize heures tintèrent d'un seul coup de sifflet, grands et petits, sang bouillant, quoique dociles, se rassemblèrent de nouveau pour le retour à seize heures trente

dans la cour de récréation, avec collation. À dix-sept heures la grande salle d'étude reprit son rythme de travail jusqu'à dix-neuf heures.

Nous terminions le deuxième trimestre à moitié avril avec le même train-train que le premier. L'avant-veille du départ pour les vacances de Pâques mêmes cérémonies dans la grande salle d'étude, bulletins trimestriels prêts pour l'expédition aux familles. La première année eut le privilège de la longue énumération et Henri se leva le premier en criant : Présent ! Il avait bien mérité cette place. J'offris à mes parents, à la Commission départementale des Bourses et à l'Office des Anciens Combattants, une bonne place de deuxième. Avant de partir il y eut entre nous «passation des pouvoirs». Je lui remis sans regret ce diable de registre quotidien des notes dont il aura la responsabilité jusqu'aux grandes vacances.

## *Congé de Pâques et Innovation*

Deux semaines de vacances m'apportèrent du baume au cœur et une trêve bienfaisante à mon cerveau saturé. Avril débarrassé de ses nuages, son soleil printanier orchestrait la grande mue de la nature jusqu'à ma voix tantôt «soprano», tantôt «gravissimo» qui, inquiète, cherchait sur la portée musicale, le timbre adéquat à ma puberté. Grand-père, encore alerte, me combla d'aise. Nous partîmes en catimini à la cueillette des mousserons parfumés et savoureux. La partie de pêche aux goujons, sur les rives de l'Auzoue attisa mon impatience récompensée par le frétillement hors de l'eau de beaux poissons imprudents dont la peau piquée de points noirs miroitait au soleil. J'enfourchai ma bicyclette restée suspendue à la poutre de la grange depuis six mois ! La pointe des pieds bien calée sur les pédales, je dévorai quelques kilomètres sur les routes parfois pentues. Et maman, toujours affairée avec ses casseroles et ses marmites, mijotait les meilleurs plats pour son fils dont l'appétit honorait leurs secrets. Ces vacances heureuses avaient reposé et stimulé mon corps et mon esprit. Papa, toujours fier de mon travail m'accompagna jusqu'au classique départ pour attaquer ce troisième trimestre d'une longueur désespérante dont on célébrera la «belle mort» le 31 juillet 1924 !

Monsieur Rozès, notre professeur de chimie, d'arithmétique et de travaux manuels essaya de nous distraire, de

temps et temps, le samedi soir à la place de cette satanée heure d'étude par des séances de cinéma muet à cette époque dans la grande salle d'étude. Malgré l'indigence des moyens, malgré la passivité du directeur, il tint cette gageure grâce à sa ténacité, son opiniâtreté et surtout à son esprit inventif. La réussite d'un tel projet imposait : un appareil spécial avec loupe, source de lumière à diffuser sur l'écran, avec manivelle mue à la main par «l'opérateur».

La cinémathèque départementale, scolaire, lui fournit l'appareil et les films à projeter. Mais l'école éclairée au gaz d'éclairage de l'usine ne possédait pas l'électricité indispensable pour l'éclairage de la lampe et de l'écran. Donc, tout semblait voué à l'échec ! Et c'est à ce moment crucial que le génie de notre professeur éclata ! Le chef d'atelier, M. Forgues, aussi ingénieux que son supérieur, proposa une dynamo créatrice de courant électrique, à la condition de l'animer ! Chers amis, écoutez bien le conteur et témoin du miracle ! La dynamo bien fixée, bien calée, M. Forgues ajouta ou souda une pièce d'acier portant un engrenage denté solidaire de la dynamo. Un cadre de bicyclette avec pédalier et son plateau denté, avec sa selle et son guidon, fixé au plancher avec des écrous vissés, assurait par la chaîne le mouvement continu entre le plateau et la petite roue dentée qui mettait alors la dynamo en marche et le courant électrique continu était né ! Comme la puissance de l'éclairage était tributaire de la force du «pédaleur», deux ou trois grands élèves volontaires, à leur tour (environ 1/4 d'heure) fesse sur la selle, mains au guidon, appuyait sur les pédales pendant que la mise au point confiée à M. Rozès, dessinait le grand rectangle,

non pas sur un écran d'étoffe blanche, mais sur le mur de la classe passé à la chaux dans les limites du cadre. Le déroulement du film grâce à la manivelle actionnée à la main demandait un effort continu et régulier pour une bonne vision sur l'écran, à la grande joie des élèves qui, de temps en temps, hélas !, lançaient en chœur dans la salle des ..Oh ! ... ou des Ah ! ... de dépit quand la lumière baissait d'intensité à cause de la fatigue du «pédaleur» qui alors stimulé, augmentait la pression sur les pédales comme un coureur cycliste proche de la ligne d'arrivée. Même mécontentement lorsque le poignet et la main du manipulateur donnaient des signes de fatigue et ralentissaient le rythme du tournage qui donnait des images presque figées !

Et malgré ces aléas, toute la salle heureuse applaudissait, gardait le souvenir de «La chasse à l'ours blanc dans le Grand Nord», des biplans de la guerre de 14-18 qui esquissaient des loopings, des descentes en «feuille morte» ou l'ascension à la verticale à vous donner le frisson. Et les comiques de l'époque : Max Linder, «Lui», et les premiers «Charlot» clôturaient ces soirées dans les éclats de rire des gamins.

Avec le recul du temps, remercions encore, grâce à notre mémoire complice, notre cher professeur, M. Osmin Rozès, natif de Valence-sur-Baïse le «touche à tout» et son ami : M. Forgues. toujours à la pointe du progrès, de l'innovation, M. Rozès se précipitera dans les secrets de la «Radio» dont il fut un précurseur à l'école.

## *Promenade jusqu'à Mouchès*

M. Wagner, notre surveillant principal après les vacances de Pâques passées dans sa famille en Alsace, las de la monotonie de nos promenades sur des parcours quasi déserts, avec certainement l'accord de M. le Directeur, nous proposa une marche, au pas de route, jusqu'à Mouchès, petit village à quatre kilomètres de Mirande, sur la route de l'Isle-de-Noé. Un jeudi après-midi de fin avril, par temps ensoleillé, sitôt après le repas, tous les élèves enchantés par cette heureuse initiative, bien disciplinés, suivirent la route d'Auch, traversèrent le pont de la Baïse et un kilomètre plus loin bifurquèrent sur la route de l'Isle-de-Noé, plus étroite et plus calme. Pour la première fois notre sortie avait un but bien précis, une sorte de marche volontaire, à allure modérée, au train calculé sur le souffle et la longueur des jambes des plus jeunes dont je faisais partie. Pas de désordre, pas de débandade ; seul, le plaisir de se sentir libre, animait les élèves. M. Wagner dont la stature sportive imposait le respect, souriant, conduisit la petite troupe jusqu'au village de Mouchès. Une agréable surprise sous attendait, programmée à l'avance par ce surveillant. Face à l'école, une petite auberge réunissait le dimanche les paysans de la commune, attablés devant la chopine de vin blanc, tapant les cartes dans une manille colorée. Et ce jeudi mémorable, contrôlée par M. Wagner, l'autorisation d'étancher la soif permit à beaucoup d'entre nous de s'asseoir autour des tables, à la conditions de payer la limonade

additionnée de vin blanc et le paquet de biscuits «Arlat», fabriqués à Auch et trempés dans la boisson. Les grands comprirent le geste amical du surveillant en buvant modérément tout en dégustant ces biscuits légèrement ventrus. A table avec Henri, nous bûmes une petite limonade chacun aromatisée d'un verre de vin blanc. Le corps reposé pendant vingt minutes sur ces sièges rustiques, tout ce petit monde, heureux, quitta l'aubergiste et sa femme et, dare-dare le cap sur Mirande, dévora sans fatigue, le chemin du retour. À seize heures 1/4, deux par deux, les internes, frimousses réjouies, passèrent le portillon pour se retrouver à dix-sept heures, en étude, en attendant les commentaires enthousiastes à la sortie. M. Wagner, en excellent pédagogue avait gagné sa gageure, mais notre courte halte à l'auberge de Mouchès était-elle inscrite sur le contrat avec M. Larroche ?

Quoique enchanté de cette balade, ce verre de vin blanc pourtant coupé de limonade, tourmenta mon estomac pendant la première heure d'étude par des aigreurs alimentées par le gaz carbonique qui cherchait une issue dans des hoquets intermittents de ma glotte. Mais le repas du soir effaça tous ces petits ennuis et je m'endormis comme un loir.

## *Les aléas du «tutage» des Grillons*

Mai, le joli mois de mai sous un ciel à peine pommelé, avivait la nature ressuscitée par la chaleur d'un soleil printanier. La campagne pomponnée de fleurettes étalait déjà sur les prairies les languettes laiteuses des pâquerettes au cœur piqué de carmin. L'air sentait la liberté, le besoin de vivre et d'aimer. Les graminées ondulaient discrètement au souffle de la brise attiédie et les grillons, enhardis à l'époque des amours, au bord de leur minuscule trou, agitaient à qui mieux-mieux, leurs crécelles métalliques pour fêter à leur manière le retour à la vie dans un cri-cri toujours égal et rythmé, comme pour envoûter leurs compagnes fidèles et soumises. Le jeune surveillant avait arrêté la promenade au terrain de la Gravette. Assis dans l'herbe du fossé, certains camarades discutaient, d'autres tapaient dans le ballon de rugby sur le pré. Quelques grands, échappant à la surveillance du «pion», avaient rejoint la route de Berdoues, toute proche, pour cueillir du muguet de mai dans le bois, mais surtout avec l'espoir de rencontrer quelques filles connues de l'E.P.S. en promenade surveillée. Attirés par le chant des grillons dans les prés voisins, nous décidâmes, Henri et moi-même, d'aller «tuter» une de ces bestioles. «Tuter» un grillon, c'est l'obliger à sortir de son refuge en le perturbant avec une fine tige rigide de graminée. Au bruit de nos pas le fréuissement du sol avertissait l'insecte d'un danger et «hop !», à reculons, il gagnait la base du trou. Nous eûmes beau piquer notre tige vers le fond, chatouiller ses ailes, son ventre,

notre future prise, tenace, sentant la gravité du moment, refusa de monter à la surface. Le harcèlement durait une bonne demi-heure. Alors, dernier recours, dernière tentative, à tour de rôle, à genoux face à la «tute», nous arrosâmes copieusement le souterrain et son propriétaire d'un jet d'urine abondant. Mais l'assiégé fit face à l'inondation. Nous attendîmes patiemment sa reddition sans succès. Dépités, à petits pas, nous revînmes à la Gravette.

Malheur de Malheur ! Nous avons perdu la notion de l'heure ! Mais le jeune «pion», carnet et crayon à la main inscrivait les retardataires. Nous fûmes cochés sans rémission avec quelques grands gaillards, époumonés et sans muguet de mai ! Triste retour à l'école et surtout grand émoi lorsque nous lûmes, écrits à la craie, au coin du tableau noir de l'étude les noms de cette dizaine de coupables. Nos deux noms Lazartigues et Desqué terminaient la liste des prévenus. Un seul coup de chiffon aurait pu nous amnistier, mais, hélas ! notre faute vénielle pesait aussi lourd que l'escapade de ces grands diables qui, dans trois mois, auraient définitivement quitté l'établissement. Vers dix-huit heures, la silhouette de M. Larroche apparut dans l'entrebâillement de la porte et en catimini, l'œil rivé sur le coin du tableau, carnet et crayon en mains, releva les noms. Il appela les élèves de troisième année dont quelques uns, récidivistes, écoutèrent la sanction sans la moindre émotion. Notre tour arriva. Debout devant le directeur, muets, inquiets, sans le moindre dialogue qui aurait pu déboucher sur le pardon ou l'indulgence, toisant ces deux petits accusés, s'écria devant toute l'étude : «Et encore des Boursiers» !

Un relent du «Petit Chose» d'Alphonse Daudet mortifia notre cœur. Comme si l'argent de la Bourse de l'État avait une autre odeur que celui des parents aisés ! Comme si le 1<sup>er</sup> du classement du premier trimestre et son camarade 1<sup>er</sup> du classement au deuxième trimestre galvaudaient cette manne distribuée avec parcimonie par les «Instances de l'Instruction publique» ! La punition tomba comme un couperet et tous deux, humiliés, tête baissée, le cœur gros, nous rejoignîmes nos places, tandis que le «pion», fier de sa victoire, attendait le départ du censeur.

Quelle fut cette punition ? Quand eut-elle lieu ? Cher lecteur, chère lectrice votre curiosité légitime sera satisfaite sur le champ !

La dernière heure d'étude de 20 h à 21 h libéra la salle. Les condamnés alignés aux premières tables s'apprêtaient à payer chèrement leur incartade quand M.le Directeur qui venait de conduire la troupe aux dortoirs nous compta. Chacun reçut une bougie qu'il paya 50 centimes et l'alluma ainsi qu'un livret des Fables de La Fontaine mis à notre service ! Chacun écopa d'une fable en général de 80 à 100 vers à apprendre et à réciter. Le premier contrôle aurait lieu à 10 heures ! Avant de partir, M. Larroche éteignit les manchons des becs de gaz. Cet alignement des bougies allumées aux flammes fuligineuses et tremblotantes avait quelque chose de macabre. La fable «Le Milan, le roi et le

chasseur», livre 12, fable 12, me fut attribuée avec 85 vers à «la clé» ! En partant, comme encouragement, notre censeur nous lança : «Je reviendrai à 10 h !».

Seuls, dans cette salle mortuaire, les langues se délièrent. Les anciens, les «grognards» de la fable décidèrent d'apprendre dix lignes, et ensuite, bras repliés sur la table, entamèrent un somme sans inquiétude ! Henri qui avait écopé comme moi d'un long texte difficile, me proposa d'apprendre la moitié de notre fable, ce qui, en une heure, serait un record ! Et en silence, pendant que la bougie versait de longues larmes de stéarine qui se solidifiaient sur le bois de la table, notre mémoire de 14 ans dévora les 40 vers !

Je me souviens encore, après soixante-onze ans d'oubli des quatre premiers vers :

*«Un milan, de son nid antique possesseur,  
Étant pris vif par un chasseur,  
D'en faire au prince un don cet homme se  
propose.*

*La rareté du fait donnait prix à la chose, »*

A dix heures, notre mathématicien, las de dévorer ou de deviner les astuces de Pythagore, de Thalès et autres Ptolémée se présenta en disant : «A qui le tour ?». Il commença par les deux plus jeunes, par ces deux «boursiers» indisciplinés qui d'un trait, débitèrent ces quarante premiers vers. Surpris et peut-être par

pitié à cause de l'heure tardive, il prononça «Allez vous coucher !». Bougies éteintes, nous saluâmes notre bourreau, pour retrouver au dortoir un sommeil réparateur.

Mon cher lecteur et ma chère lectrice après cette aventure peut-être un peu rocambolesque vieille de soixante-onze ans dont je fus avec Henri Desqué un héros malheureux, J'esquisse un large sourire et adresse encore une pensée affectueuse à ce petit chanteur des prairies verdoyantes, à mon petit grillon inoffensif, ivre de vivre et d'aimer, accompagnée de mes sincères remords suite à ma «mauvaise» action. Cette punition aura été la première et la dernière pendant mon internat.

# *Le 3<sup>e</sup> Trimestre 1924 et les Grandes*

## *Vacances*

Le troisième trimestre débuta fin avril pour s'achever le 31 juillet coupé par les trois jours de congé de Pentecôte. Soumis aux impératifs de l'examen du Brevet Élémentaire et du Concours d'Entrée à l'École Normale des garçons à Auch annoncés pour la deuxième semaine de juillet, ce trimestre subit de nouveaux aménagements pour la classe de 3<sup>ème</sup> année avec des examens «blancs» en juin, sortes de sondages pour évaluer le pourcentage de succès. Les classes de 1<sup>ème</sup> et 2<sup>ème</sup> années continuèrent leur travail habituel assimilant de nouvelles connaissances pendant les heures de cours, complétées par les traditionnelles compositions trimestrielles. Et déjà fin juin, avant le grand exode, nous connaissions le classement. Je repris la tête du classement suivi par Henri Desqué.

Nos promenades sur ces chemins connus, toujours aussi monotones depuis cette mémorable marche sur Mouchés avec M. Wagner, s'arrêtaient à la Gravette où les matchs de rugby avaient cessé à cause de la chaleur. Dès la mi-juin, professeurs et candidats occupaient souvent les salles de classe, nous laissant beaucoup de temps libre sous la surveillance quasi «paternelle» des pions qui, leur contrat presque terminé s'apprêtaient au grand départ. Sur la route ensoleillée de Tarbes, une brave femme qu'on

appelait «la hyène» nous suivait, poussant une voiture d'enfant dont la caisse montée sur quatre roues caoutchoutées, emprisonnait des bouteilles de limonade marque «Scarpatet», enveloppées dans des serpillières humides qui maintenaient la fraîcheur du liquide payées 1 franc pièce. Le goulot obstrué par une boule en verre compressée par le gaz carbonique assurait l'étanchéité de la bouteille, Une simple pression du pouce sur cette boule libérait la limonade que nous buvions à la régalaide.

Déjà les fils de paysans quittaient l'école dès le début de juillet pour la fenaison et les moissons. Les élèves de 3<sup>ème</sup> année qui, à l'examen du Brevet Élémentaire, qui au concours d'entrée à l'École Normale, abandonnèrent définitivement l'école. Il ne restait que les «Boursiers» de 2<sup>ème</sup> année et de 1<sup>ère</sup> année parce que la bourse finissant le 31 juillet, le Directeur devait garder ces élèves jusqu'au dernier jour ! En 1<sup>ère</sup> année, je restai avec Henri, Lapeyre Paul, Fontanier André, Darrats Georges, Monlezun.

Enfin, le 31 juillet. Henri et moi-même traînâmes nos «chapelières» jusqu'à la gare. La nouvelle voie ferrée Castéra-Verduzan - Condom et Castéra - Éauze nouvellement mise en service nous permit de rentrer à la maison le soir du 31 juillet !

L'heure des Grandes Vacances avait sonné !

Vacances utiles pour le «petit boursier» de la rue .des Cornières, vacances à la fois de repos et d'aide à la maison. Maman n'oubliait pas de m'amener au jardin pour arroser les

plants de chou récemment mis en terre, pour peler avec la serfouette une planche de terre envahie par les mauvaises herbes, bêcher un carré: avec le «palon», ratisser la terre d'un futur semis, tirer la brouette chargée de bois ou de fumier. Parfois papa, pour satisfaire un client grincheux, préparait un ligneul avec lequel, armé de l'alêne, je cousais une pièce de box-calf autour d'une déchirure de cuir du brodequin. La bicyclette, mise à contribution, me portait le jeudi au marché à Éauze où je retrouvais mon ami Henri invité à la fête votive du 15 août à Gondrin, célèbre à l'époque par ses courses cyclistes sur la piste en terre-battue du vélodrome du Parc. J'allongeais mes vacances en prenant pension chez mon oncle Étienne et ma tante Andréa, boulangers à Éauze.

Mais avec mon cher grand-père Bernard à la fois mon parrain, ancien sabotier, c'était la détente débridée avec la pêche aux écrevisses au ruisseau de Tonneteau avec des «balances» formées de mailles entrecroisées montées sur deux cercles métalliques espacés de 5 centimètres dont celui du fond retenait le filet circulaire où l'on attachait solidement des queues de morue pour attirer ces voraces crustacés à la chair délicieuse. Nouées au cercle supérieur, à égale distance, trois cordelettes se rejoignaient à l'œillet d'une quatrième dont l'extrémité parée d'un chiffon blanc pour marquer la pose, reposait, longue de trois mètres, sur la berge. Au bout d'une demi-heure, je faisais coulisser délicatement cette corde entre les branches de la fourchette d'une tige de coudrier. Le bord supérieur de la balance solidaire des mailles, se levait, en équilibre, emprisonnant les écrevisses dans cette sorte de masse camouflée. Et hop ! d'un

coup sec, la balance posée sur l'herbe, je cueillais avec précaution ces bestioles, à cause de leurs pinces, qui disparaissaient dans le sac tenu ouvert par mon grand-père. La pêche aux goujons barbus dans les gravières, la pêche à la «volante» pour surprendre le chevesne à l'affût sous une feuille de nénuphar avec une mouche au bout de l'hameçon, attisaient mes goûts champêtres dans le calme reposant de la nature.

Pêcheur et braconnier dans l'âme, grand-père m'initiait à une pêche ancienne qu'on baptisait pêche «aux bouteilles» ! Cette bouteille, spéciale se vendait à l'époque chez les marchands d'articles de pêche qui, bien souvent, vous proposaient des engins prohibés dans l'arrière-boutique. La bouteille, plus grosse qu'un magnum, pouvait contenir jusqu'à quatre litres d'eau. Si le goulot était identique à celui du magnum, le fond, pièce maîtresse remontait en forme tronconique de trois ou quatre centimètres de diamètre, ouvert vers l'intérieur. Un bouquet de fines branchettes obstruait l'entrée du goulot. L'eau entrant par le fond remplissait le récipient de verre, mais filtrait d'abord l'air, puis l'eau par le goulot. Un bouchon de liège était proscrit, parce que le poisson aurait refusé d'entrer par la partie conique dans de l'eau morte. Le son qui servait d'appât, jeté par le goulot tombait sur les parois du fond. Le secret, c'était la pose couchée de la bouteille, le fond ouvert orienté sur le courant. Le son, prisonnier, attendait la gourmandise des vairons, des goujons, des loches et autres ablettes qui, en suivant le courant de l'eau, entraient sans méfiance et cherchaient la sortie impossible par le goulot. Mon parrain, de la main droite, glissait la longue corde attachée au goulot entre les branches d'une fourchette de coudier tenue de la

main gauche et sans heurt, relevait le goulot, tirait lentement l'engin hors de l'eau qui s'arrêtait de couler à hauteur du cône tronqué. Le poisson surpris était prisonnier dans le son humide. Hors de l'eau, sur un torchon blanc, il vidait la prise par le goulot ouvert et ce menu-fretin, condamné à la friture ou à l'omelette, emplissait le saladier de faïence emprunté à mémé Marie.

Ah ! mes chers amis, même après soixante-onze ans d'oubli, je rejoins le petit garçon en culottes courtes, ébahi, heureux, tripotant ces petits poissons qui tentaient encore, dans les affres de la mort, une escapade dans des soubresauts inutiles. Parrain, fier de sa pêche, avec cet art d'être grand-père, transmettait à son petit-fils attentif tous les secrets de cette «braconne» vénielle qu'il n'a jamais oubliés.

Mais le «petit pensionnaire» avec ses quatorze ans, se remodelait. Une nouvelle visite chez notre tailleur d'Eauze, M. Benesse, avec maman se termina par la commande d'un costume neuf, pantalon long, veste à trois boutons, en tissu marron-foncé, couleur pratique pour toutes les cérémonies. Je quittai le tablier classique d'écolier pour endosser la blouse noire fermée sur le haut par deux boutons. Les derniers sillons de la vigne vendangés, l'heure du départ pour Mirande le 30 septembre 1924 annonçait la 2<sup>ème</sup> année d'études.

Je partis seul, mais le trajet quoique tourmenté fut un plaisir.

# *Le 1<sup>er</sup> Trimestre d'Octobre à Noël*

1924

La présence de mon père n'était pas nécessaire puisqu'il n'y avait plus l'obligation d'une rencontre avec Monsieur le Directeur. L'économie des frais de voyage était appréciable. Sur le quai de la gare, Laure Ducos, mon inséparable camarade des précédents trajets par Vic, Riguepeu, Montesquiou, attendait avec sa mère l'arrivée du train. Blondinette, toute gracieuse dans sa tenue de pension, elle sera ma compagne fidèle des circuits «aller et retour». Roger Tire et Maurice Esterle, candidats de 3<sup>ème</sup> année, complétaient la petite équipe gondrinoise. La cloche de l'avertisseur résonna pour annoncer l'arrivée du train qui stoppa dans un grincement de freins qui se répercuta de wagon en wagon. Tout ce petit monde monta prestement dans le même compartiment du wagon de 3<sup>ème</sup> classe tandis que nos malles disparaissaient dans le wagon de marchandises. Coup de trompette enrouée du chef de gare suivi du sifflet strident de la locomotive déclenché par le mécanicien et le convoi s'ébranla dans un bruit de roues crissant sur les rails. Halte à Mouchan avec arrêt et descente à Condom. Sur le quai, près de nos malles, nous embarquâmes dans le train de Condom - Castéra - Verduzan par Valence-sur-Baïse, et Ayguetinte. De nouveau : descente et arrêt à Castéra pour emprunter le train qui arrivait d'Eauze. Henri Desqué nous fit signe par la portière ouverte et toute l'équipe s'engouffra dans un compartiment. A chaque station : Castéra,

Jégun, Saint-Lary, des écoliers et des écolières grossirent la troupe qui, arrivée à Auch, un peu bruyante, descendit sur le quai en même temps que nos chapelières. Enfin, après une demi-heure d'attente, par affinité, garçons et filles s'installèrent dans un wagon couloir. La lourde locomotive, dans des bouffées de fumée noire, mit le cap sur Mirande où le train déversa toute cette jeunesse affairée qui rejoignit l'E.P.S. des filles ou l'E.P.S. des garçons au début de l'après-midi. Les malles, toujours fidèles, attendaient sur le quai de la gare leurs propriétaires qui les confièrent au «courrier payant» jusqu'au portillon de la cour d'honneur.

Cette atmosphère un peu fiévreuse qui parcourait les escaliers dans un va-et-vient ininterrompu de parents avec leur jeune progéniture me ramenait un an en arrière et mon rendez-vous avec le grand dortoir où déjà s'alignaient des lits nouvellement préparés me plongea dans cette ambiance d'internat, gommant ces deux mois de vacances heureuses à Gondrin. Voisins de lit, Henri et moi-même, sans précipitation ni grand enthousiasme, achevâmes notre installation. Vers 18 heures, arpentant les cinquante mètres de la cour de récréation, nous retrouvâmes : Lapeyre de Montguilhem, Darrats et Monlezun de Saramon, Fontanier de Gimont, Baurens Fernand de la Romieu, Loupiac et Saint-Marc-de-Plaisance, Courtès de La Sauvetat et bien d'autres encore. La 3<sup>ème</sup> année avait quasiment disparu. Maurice Raynal, l'acrobate du «saute-mouton», Dartigues Albert, le clarinettiste, Duffau Jean, Fauré, entraient à l'École Normale d'Auch. Les plus âgés, les plus anciens de 17 à 18 ans, ma mémoire a retenu quelques noms. Louis Segrestan,

Sanche, Pédebernade, Lalanne, Castéra, Saint-Rémond et bien d'autres reçus au concours national des P.T.T. accomplissaient leur stage de «surnuméraires» à Limoges. Segrestan Maurice entrait dans une banque et Villèle avait filé au «Service de l'Hygiène» après concours. Quant aux «cultivateurs» ou «commerçants», ils avaient changé d'outils.

La nouvelle 3<sup>ème</sup> année était à pied d'œuvre pour terminer ses études en juillet 1925. Tous ces jeunes garçons, rodés aux habitudes de la «Maison» acceptaient avec résignation cette discipline d'une époque révolue, mais surtout avec l'espoir de réussite aux examens et concours de fin d'année toujours sélectifs. Seuls, les nouveaux, inquiets, rassemblés sous le préau échangeaient les premières paroles de camaraderie et d'amitié sous la surveillance d'un «pion».

À l'heure du repas fixé à 19 heures, l'internat, au complet, s'assit autour des tables du réfectoire pendant que Monsieur Larroche, imperturbable, du haut de la marche de l'escalier du couloir, haranguait les convives en répétant la sempiternelle phrase : «Ne faites pas trembler les tables !....».

Montée aux dortoirs, derniers conseils concernant les robinets des lavabos et l'usage des W.C. de nuit avec la phrase bien connue : «Montez sur le trône !», premier contact avec le drap de lit, veilleuses fumeuses fixées sur des escabeaux dans le

couloir central, furent le dernier cérémonial avec la fermeture cadenassée de la porte du dortoir par Monsieur le Directeur qui s'éclipsa.

Au matin du 1<sup>er</sup> octobre 1924, les «nouveaux» eurent, pour la première fois, la surprise d'entendre des sensationnels : «debout !..... debout !....., debout !» auxquels nous nous étions accoutumés et qui, pour les élèves de 2<sup>ème</sup> et de 3<sup>ème</sup> années avaient perdu leur effet stimulant.

Quand la 2<sup>ème</sup> année entra à 8 heures dans la salle de classe du 1<sup>er</sup> étage en saluant M. Arénilla, celui-ci amorça son cours par une leçon d'Instruction Civique. Nous reprîmes contact avec nos professeurs. Un seul changement auquel nous nous attendions : M. Larroche dispenserait les cours de géométrie et d'algèbre. J'assumerai pendant tout le 1<sup>er</sup> trimestre la responsabilité du grand registre quotidien des notes chiffrées.

La ruche avait rapidement repris son rythme de travail régulier. Les cours de mathématiques de M. Larroche, d'un niveau élevé nous surprirent au début par la façon de s'exprimer dans cette discipline avec un langage concis que nous adoptâmes rapidement. Ses cours se complétaient par des exercices écrits sous forme de problèmes deux fois par semaine, pendant deux heures les mercredi et samedi de 17 h à 19 heures. Et le temps s'écoula, de semaine et semaine, avec congé à La Toussaint, compositions trimestrielles avec des cours de français, de littérature, de grammaire appliquée, de physique et chimie, de

sciences naturelles, d'histoire et géographie, d'espagnol avec des heures d'études surveillées par deux jeunes «pions» de 18 ans qui préparaient aussi des examens et des concours. Vacances de Noël libératrices, avec un classement autoritaire qui me délivra de la tenue du Registre quotidien. Henri ayant repris la 1<sup>ère</sup> place au classement et moi la 2<sup>ème</sup>.

## *Le 2<sup>e</sup> Trimestre 1925*

Après les vacances de Noël de gros flocons de neige tombèrent en silence dans la cour déserte, déclenchant des bagarres de boules blanches. Quelques grands de 3<sup>ème</sup> année sculptèrent le traditionnel bonhomme de neige qui reçut maints et maints projectiles qui s'écrasaient sur sa masse imposante et gelée. Le froid vif pareil à des aiguilles piquait les visages des gamins qui, mains et pieds victimes de l'onglée, se réfugiaient dans la salle d'étude chauffée avec l'autorisation exceptionnelle du directeur. Dans cette douce chaleur des classes nos professeurs avaient repris leurs cours, invitant les élèves à suivre attentivement les leçons. Le soir, l'arrivée au dortoir glacé se déroulait avec promptitude. En quelques minutes les têtes disparaissaient à moitié sous les couvertures de laine. Seuls, le haut du crâne et la pointe du nez pâtissaient de cette froidure inhabituelle. Bien enfoncé dans mon sac de couchage en flanelle molletonnée, je m'endormis aussitôt. La dernière semaine de janvier, le tapis blanc s'évanouit alors que les rayons obliques d'un soleil pâlichon s'acharnaient sur le cadavre du bonhomme de neige. Et gare maintenant, avec le redoux au «5 fois le verbe être dedans quand il faut être dehors» qui avait résisté aux rigueurs passagères de l'hiver ! Quant à la pompe mémorable de la cour qui poussait l'eau dans le réservoir du grenier, elle s'était mise en congé forcé, refusant d'ahaner, bloquée par le gel pendant deux jours. Quelle misère ! surtout pour l'hygiène !

M. Wagner reparti en Alsace fin juillet 1924 n'était pas

revenu ! Finie la promenade sur Mouchés, terminée la halte à la petite auberge avec ses biscuits «Arlat» trempés dans le vin blanc coupé de limonade «Scarpatet» ! Alors toujours arrêt le dimanche après-midi à La Gravette pour les matches de rugby.

Plus de séances de cinéma le samedi soir ! Y eut-il un différend entre M. Rozès et notre directeur ? Nous ne le sûmes jamais ! Alors M. Rozès dirigea son activité vers la création de «postes radios». Les plaques noires d'ébonite envahirent les établis de la section «bois» et souvent, protégé par une blouse grise, on surprenait notre professeur, vilebrequin en main, menton appuyé sur la partie fixe, en train d'imprimer avec précaution un mouvement de rotation à son avant-bras droit pour assurer la morsure de la mèche. Que de plaque fendues et perdues ! Mais l'opiniâtreté de notre maître eut raison des embûches rencontrées et un jour après bien des aléas, triomphant, il nous fit écouter les premières ondes hertziennes avec la voix d'un grand chanteur ! De nos jours, blasés par les progrès et les réalisations actuelles, ce miracle du premier quart de siècle peut paraître désuet !

### *Une messe troublée*

Le dimanche matin, après la séance claironnée par M. Larroche au bas de l'escalier : «Tout le monde en bas pour se cirer» les élèves, deux par deux, réunis dans la cour d'honneur pour la «revue de détail», se rendaient, accompagnés d'un

surveillant à la messe de dix heures célébrée à l'église Sainte-Marie, de Mirande. Évidemment j'étais de la fête. Mais ce dimanche-là, en février, cette messe faillit m'envoyer en «enfer».

Toute la colonie de garçons, place réservée, occupait le côté gauche, face à l'autel, tandis que les filles de l'E.P.S., que nous appelions : «les soupettes», garnissaient le côté droit. Le hasard m'avait placé en bordure du grand couloir central qui mène à l'abside. Naturellement je jetai un coup d'œil vers les filles pour saluer d'un sourire coquin, Laure, la blondinette gondrinoise. Ma curiosité satisfaite me propulsa, les deux pieds joints, sur le barreau le plus élevé de cette chaise, aux vieux montants de bois tout piquetés de petits trous. Le résultat ne se fit pas attendre. Un «crac-crac» bruyant et répété rompit le silence de cathédrale au moment de la «consécration» tandis que le barreau supérieur, tout vermoulu, s'écrasait en miettes, laissant le passage libre à mes pieds qui, sous la pression du corps, sans hésitation, brisèrent le second barreau en esquilles de bois poussiéreux. Mes pieds atterrirent sur la dalle de pierre sans dommage, mon visage s'empourpra sous les rires étouffés des camarades. Le drame avait duré deux secondes !

Le surveillant placé en arrière ne bougea pas ! C'est alors que le jeune vicaire, plein de zèle, le surplis blanc bordé de dentelle sur sa longue soutane, s'empressa auprès de moi, mesura les dégâts d'un regard de juge et sur un ton sec, dépourvu d'aménité, fit son enquête à voix basse :

«Ces barreaux ne sont pas ceux d'une échelle» !

«On ne grimpe pas sur les barreaux à l'église»  
«Vous avez perturbé la cérémonie»  
«Quel est votre nom ? Monsieur le Directeur recevra un rapport».

Mission accomplie, mains glissées dans chaque manche opposée, il fila vers l'autel. La dernière phrase, celle que je n'aurais pas voulu entendre venait de tomber comme une chape de plomb. Ma pauvre tête, un peu déboussolée, enregistrait déjà le verdict implacable de Monsieur le Directeur !

D'abord, comme punition, une fable du «Bon La Fontaine», un soir de la semaine, à apprendre à la lueur blafarde de la bougie payée dix sous et l'histoire de mon petit grillon de l'an passée compliquée d'un milan posé sur le nez d'un «prince» revint à ma mémoire. Quel oiseau, quel quadrupède, quel rongeur, quel personnage allais-je promener pendant 80 vers ?

Mais aussi, dans les cas graves, envoi aux parents par enveloppe timbrée payée par l'élève, une lettre dictée par M. le Directeur avec la formule que je vous propose en ... raccourci !

*«Chers parents,  
Je me suis mal conduit.  
J'ai commis .....  
Je vous promets de ne plus recommencer.»*

Hors de l'église, le surveillant m'accosta gentiment et me dit : «Que s'est-il passé, Lazartigues» ?

L'histoire des barreaux vermoulus provoqua un haussement d'épaule accompagné d'un léger sourire. Le surveillant resta muet ! Sommeil bercé de cauchemars, attente quotidienne d'un appel au bureau de M. Larroche empoisonnèrent ma vie pendant trois jours ! Lorsque le jeudi matin, après le compte-rendu des notes de la semaine, le Directeur quitta la salle sans prononcer mon nom, mon esprit et mon cœur baignèrent de nouveau dans cette paix et cette tranquillité indispensables aux études. Le jeune vicaire avait voulu me faire peur. Quoique sans punition, il avait réussi !

Mais le petit «boursier», pendant ces quatre semaines qui le séparaient des vacances de Pâques avait pris une résolution irrévocable qu'il exposa à son père, un lundi après-midi, pendant l'absence de maman partie avec la brouette chargée de linge au lavoir de «La Gouttère».<sup>26</sup>

Assis devant la «banquette» où côtoyaient petites pointes, cire rouge, pointes à tête plate, face à papa qui faisait courir le ligneul poissé dans les trous de l'alène, pour la première fois, je l'interpellai d'une voix inquiète : «Papa, je ne veux plus revenir à la messe à Mirande.» Il leva les yeux, surpris, et dans mon regard volontaire décéla une peine profonde et une grave décision. Il me posa la question qui demandait la réponse. De fil en aiguille je racontai cet incident regrettable avec mes appréhensions. Il

---

<sup>26</sup> Le lavoir façonné en pierre calcaire alimenté par le trop-plein de la fontaine bâtie en pierre de taille a été réalisé lors de la construction de l'hôpital à l'entrée sud du bourg. Des médecins et chirurgiens ont été attachés à cet établissement mais lors des Guerres de religions de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il est incendié.

souriait, mon père, avec une pointe de fierté, mesurant le cran de son fils qui allait fêter ses quinze ans. Nous convînmes que je reviendrais pas à la messe à Mirande. Mais cette décision orale supputait une décision écrite de sa main, car M. Larroche n'aurait rien accepté de ma part.

La première semaine après les vacances de Pâques, Monsieur le Directeur, la lettre de mon père ouverte sur son bureau, sans me demander les raisons de cette décision, me dit laconiquement : «C'est entendu, dès dimanche, vous n'irez plus aux offices religieux.»

## *La fin du 2<sup>e</sup> Trimestre*

Le mois de mars, mois des compositions trimestrielles touchait à sa fin. Les giboulées capricieuses alternaient avec les timides rayons d'un soleil hésitant à s'installer les premiers jours du printemps. Les vacances de Pâques annoncées la deuxième semaine d'avril approchaient à grands pas et tout l'internat, dans l'attente du classement, fatigué par cette longue période de travail, aspirait au repos et à la détente.

De nouveau, bulletins trimestriels prêts, M. le Directeur rassembla les trois années pour entendre la lecture monotone du palmarès. Henri Desqué resta en tête et ma place de 2<sup>ème</sup> très honorable me rassura.

La veille du départ, les classes en effervescence gagnèrent les dortoirs et malgré quelques incartades bénignes, s'endormirent en pensant à «la décale», dans notre jargon, mot de passe de la liberté. Mais pendant la nuit quelques gars de 3<sup>ème</sup>, dans un grand silence pour n'éveiller aucun soupçon, avaient fabriqué du noir de fumée en maintenant quelques minutes, un fragment de verre de vitre au-dessus de la flamme fuligineuse des lampions. Ce noir de fumée promené avec l'index juste au-dessus du nez de trois jeunes de première année endormis s'étirait en moustaches fines terminées par un accroche-cœur, sans oublier la «mouche» au menton. Au matin de ce samedi mémorable, les

clés de la porte du dortoir grincèrent dans le pêne mal huilé de la serrure et M. Larroche, toujours dispos, à la manière des hérauts, sonna le réveil. Les yeux encore gonflés de sommeil, les élèves, tête levée, attendaient son passage lorsque, surpris il s'arrêta devant ces trois mousquetaires en herbe, s'approcha, inspecta pour apprécier ces moustaches des «Cadets de Gascogne», qui, ignorant tout de la farce, restaient médusés, tandis que tout le dortoir riait aux éclats. Après le fameux : «Qu'avez-vous sur le visage ?» adressé à ces trois gamins éberlués, il leur conseilla de se mirer dans une glace. Notre «quatrième mousquetaire» fit volte-face avec un sourire indulgent et disparut dans l'escalier. Tout rentra dans l'ordre. Le surveillant se garda bien de faire une enquête et le visage de trois enfants passés au savon perdit le masque des héros d'Alexandre Dumas.

# *Le Départ à la Retraite*

*de*

*Monsieur Larroche*

**Le 31 Juillet 1925**

Et mai tout paré de clochettes suaves du muguet nous ramena à nos études, détendus, parfois physiquement fatigués par une croissance accélérée qu'un sang nouveau alimentait pour parachever notre adolescence. D'abord, en première ligne, dans une ambiance fébrile torturée par l'approche des examens et du concours d'entrée à l'École Normale la troisième année terminait le programme, abordait les révisions, digérait les examens «blancs».

La 2<sup>ème</sup> année suivait ses cours normaux avec le même sérieux qu'aux trimestres précédents. Les matches de rugby s'achevaient. Le dimanche après-midi, nos promenades à La Gravette finissaient sur les bancs des tribunes. Nos discussions avec Henri et quelques camarades nous retrouvaient assis dans

l'herbe, en demi-cercle. Les grillons, de nouveau, emplissaient l'air du bruit de leurs ailes, mais notre mésaventure de l'an passé avait servi de leçon.

La sortie de juin fut une sortie mémorable. Monsieur Hippolyte Larroche arrivé au terme de son activité professionnelle et de sa responsabilité directoriale, le 31 juillet 1925, avait décidé d'effectuer pour la première fois de sa carrière, une promenade, avec tout l'internat. Ce premier jeudi de juin, profitant d'une après-midi superbe, canotier de rigueur, accompagné de deux surveillants, il orienta la marche vers la route de Saint-Médard. Une telle présence donnait à la sortie un caractère officiel. Pourtant, après le «batardeau», le passage sur le pont de la Baïse, lorsque nous empruntâmes la montée vers les coteaux de la Maguère, M. le Directeur, au milieu de la dernière «Couvée», le sourire aux lèvres, dépouillé de sa cuirasse de mathématicien et de sa jaquette d'adjudant, nous entretint gentiment, bavardant, plaisantant, admirant cette nature un peu sauvage, respirant à pleins poumons cet air parfumé de juin.

Nous découvriions un nouvel homme que nous n'avions jamais connu ! Les halliers d'égantiers fleuris, les touffes éparses et odorantes des genêts d'or donnaient à cette terre stérile l'aspect d'une garrigue. Après une pause d'une demi-heure, M. Larroche, curieux s'aventura sur ce sol tourmenté. Hélas ! son canotier accroché par une fine tige d'égantier, s'envola, tenta un atterrissage en douceur, roula comme poussé par une baguette invisible pour achever sa course folle parmi les coquelicots et les

marguerites au cœur jaune d'œuf. En dévalant la pente, je recueillis ce vénérable canotier à la paille fanée et l'apportai à M. le Directeur, tout amusé de l'aventure. A l'heure marquée par un coup de sifflet prolongé du surveillant, tout ce petit monde descendit la côte de la Maguère d'un bon pas avec M. Larroche, toujours disert, et après le pont, en rang par deux, les élèves réintégrèrent la cour de récréation.

Le classement terminé dans la première semaine de juillet m'apporta la première place, et Henri garda la deuxième. La 3<sup>ème</sup> année affrontait en juillet les épreuves annuelles du Brevet Élémentaire et le Concours d'entrée à l'École Normale d'Auch. L'école, par petits groupes perdait ses futurs agriculteurs partis en renfort pour la fenaison et les moissons. Et comme l'an dernier, les boursiers de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> année formaient la célèbre équipe des «présents» jusqu'au 31 juillet.

Ce 31 juillet 1925 clôturait, pour M. Larroche une époque glorieuse d'enseignement laïque dont il avait façonné les rouages, à sa manière, en accord avec les mœurs du début du siècle, dans une symbiose sans faille avec les parents. Ce matin là, heureux de quitter l'internat pour les grandes vacances, quand nous traversâmes la cour d'honneur, il était là, nous serra la main, le visage songeur parcouru par une émotion maîtrisée dans un sourire. Sur le pas du portillon, son regard de vieux lutteur nous accompagna jusqu'à la boulangerie Cibray. Toute sa vie, dans ce passé de plusieurs décennies de responsabilité, venait de basculer dans une retraite inexorable. Il n'y eut pas, en notre présence, de

manifestations amicales pour fêter son départ à la retraite. Avec le recul du temps, j'ai toujours considéré cette promenade de juin vers les coteaux de la Maguère, comme le dernier, le grand adieu d'un homme qui honora l'École de Jules Ferry.

*Monsieur Duffort*

*Directeur*

*de*

*l'École Primaire Supérieure*

*de Garçons*

*de*

*Mirande*

*L'année scolaire 1925 – 1926*

Il est plus facile de changer le directeur d'un établissement scolaire comme l'E.P.S. des garçons de Mirande, que de réaliser dans l'immédiat c'est-à-dire pendant le temps des

grandes vacances, des transformations depuis longtemps indispensables surtout celles liées au chauffage des dortoirs, au remplacement anachronique de l'éclairage au gaz par des installations électriques et surtout la distribution quotidienne de l'eau au service des cuisines et de l'hygiène de la population scolaire.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1925, M. Duffort, professeur d'histoire, d'Espagnol et de littérature française, prit la direction de l'E.P.S. des garçons de Mirande. L'école ne lui était pas inconnue puisqu'il exerçait avec les collègues actuels à Mirande depuis son retour de la guerre 1914-1918. Deux tâches importantes à résoudre : D'abord l'organisation et la répartition du travail scolaire ne connurent pas de grands changements. Mademoiselle Germaine Laffont, venue de Toulouse, professeur licenciée aurait dû enseigner les mathématiques en remplacement de M. Larroche parti à la retraite. On lui confia les cours de physique et d'espagnol tandis que M. Rozès dispenserait les cours de mathématiques en 3<sup>o</sup> année. Avec le recul du temps, je me rends compte de cette grosse erreur ! D'ailleurs, dès octobre 1926, M<sup>elle</sup>Laffont prit le poste de mathématiques avec enthousiasme et compétence, poste qu'elle gardera pendant toute sa carrière à EPS.

Une nouvelle classe primaire verra le jour. M. Jean Castex, instituteur à Miélan dirigera cette classe appelée : 1<sup>ère</sup> année A, sorte de cours supérieur. Les récréations auront les

mêmes horaires que ceux des autres classes. M. Castex assurera les cours de dessin d'ornement aux trois années et sera l'adjoint de M. Taste responsable des cours de musique et chant choral.

Du point de vue service intérieur, la suppression de ces corvées matinales du transport de l'eau aux cuisines et du nettoyage de tous les W.C. par les élèves accompagnée de la belle mort de la pompe, supprima cet aspect rébarbatif de caserne. La discipline moins punitive changea d'âme !

Était-il possible de moderniser un tel établissement en le dotant d'abord d'une salle de douches indispensables pour l'hygiène corporelle des élèves ? Pouvait-on réaliser une installation de chauffage central à cette époque ? La réponse évidemment est négative. Les responsables haut placés de l'Instruction publique, le Maire et le Conseil municipal de Mirande, le Président du Conseil général, le Préfet du Gers, laissèrent vieillir cet établissement sans lui donner les moyens financiers suffisants au cours des décennies pour le moderniser. Mes deux dernières années à Mirande je les vivrai sans douches, sans terrains de jeux attenants, l'école étant bâtie en pleine ville pour travailler et non se distraire et se détendre à cette époque ! Malgré quelques aménagements, l'architecture ne se prêtait pas à des modifications révolutionnaires. Ainsi, étouffée par les progrès envahissants des techniques modernes, par le changement des mœurs des nouvelles générations après la guerre de 1939-1945, après l'occupation de la France par l'Allemagne nazie, l'E.P.S. incapable de remplir sa nouvelle mission éducative, fermera ses

portes pour renaître dans la deuxième moitié du siècle sous la forme d'un grand lycée moderne mixte construit sur un vaste espace doté de terrains de jeux, de salles de sports variés, le frontispice décoré d'un nom prestigieux : «Lycée Alain Fournier». Fils d'une famille d'instituteurs, il deviendra professeur de lettres, puis jeune écrivain devenu célèbre après la parution de son livre : «Le grand Maulnes». Jeune sous-lieutenant au 88<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Mirande, il sera tué avec sa section aux «Éparges» le 22 septembre 1914.

Mais n'anticipons pas et revenons à cette rentrée scolaire 1925 - 1926. Elle fut ma première année de grands soucis. Notre classe se lança corps et âme dans la préparation du Brevet Élémentaire et du Concours d'Entrée à l'École Normale Auch. Cette année studieuse conduira les élèves jusqu'aux premiers jours de juillet 1926, date fatidique pour la réussite ou l'échec. Ce jour-là, les disciplines où j'étais «bon élève» l'orthographe et la géographie me furent fatales. L'accent bizarre de l'examineur qui dictait me troubla à tel point que j'alignai trois fautes ! Et pour avoir mal lu, mal interprété le sujet de géographie, j'écopai une mauvaise note avec coefficient 2 ! A un point près l'écrit me passa sous le nez. Henri, admis à l'écrit termina le concours comme major de la promotion. Cette peine passagère se transforma en octobre en succès au Brevet Élémentaire. Quand je revins à Mirande en octobre 1926, j'étais le seul de la classe à posséder ce diplôme. Et de nouveau je me remis au travail pour tenter de nouveau le concours d'entrée à l'École Normale.

Une heureuse initiative donna la responsabilité des mathématiques à M<sup>elle</sup> Laffont. Ce fut un régal de suivre ses cours et d'interpréter les difficultés des problèmes d'un niveau élevé qu'elle nous proposait comme à l'époque de M. Larroche, deux fois par semaine : le mercredi et le samedi de 17 h à 19 h en étude surveillée. Sévère dans ses comptes-rendus, mais très conviviale avec sa classe, nous aimions cette jeune fille, à la démarche un peu claudicante, bavarde, souriante, auréolée d'un grand respect. Écoutant ses conseils, en mars 1927 j'eus l'occasion de tenter le concours des P.T.T. avec les camarades de la section spéciale. Je n'éprouvai aucune difficulté ni en mathématique, ni en orthographe. Quant à l'épreuve de géographie qui comportait un lourd travail de mémoire, j'avais eu la prudence de feuilleter les pages spéciales du livre les mois précédents. Les résultats ne seraient connus qu'en septembre, c'est-à-dire deux mois après le concours à l'École Normale. Serai-je instituteur ou postier ? L'avenir nous le dira !

M. Duffort s'efforça dans l'immédiat de résoudre deux problèmes urgents : la pose du circuit électrique dans toute l'école accompagnée de l'installation du service de l'eau de la ville. Hélas ! les douches ne verront jamais le jour ! Un camarade de Gondrin, Jean Rey<sup>27</sup>, qui fréquenta l'école sept ans après mon départ, ne connut jamais les bienfaits des douches !

Cependant si le rythme scolaire fonctionna toujours avec

---

<sup>27</sup> Prisonnier en Allemagne durant la Seconde guerre mondiale, il est devenu courtier en vins blancs secs.

un grand sérieux, la vie à l'école devint plus agréable grâce à certaines innovations : Une grande pièce parallèle au préau qui servait de bûcher et de débarras, laissée à l'abandon fut aménagée en salle de spectacle ! Et M. Rozès, tout heureux, la dota d'un appareil cinématographique moderne qui permit des séances de cinéma muet offertes en même temps à l'E.P.S. des filles et à l'E.P.S. des garçons. Ce fut une véritable révolution ! Les deux écoles étaient séparées par une double rangée de chaises réservées aux professeurs et aux édiles de la ville. Ces demoiselles jouèrent avec bonheur quelques pièces de théâtre en un acte d'auteurs réputés sur une scène aménagée accompagnées de monologues comiques débités par quelques grands élèves garçons. Que d'enthousiasme ! Que d'applaudissements répétés ! Nous assistâmes, en ville, à la salle Bajon à des représentations théâtrales interprétées par des artistes professionnels. Je me souviens encore de la réalisation de «La mort du cygne» qui connut un grand succès.

À la belle saison, M. Duffort accompagné de M<sup>me</sup> Duffort nous proposa une sortie aller et retour de quelques kilomètres de Mirande en empruntant la voie ferrée Miélan - Laas. Nous descendîmes à la petite gare de Laas et à pied nous arrivâmes à l'école communale, tout près du «Puntous», site panoramique sur la chaîne des Pyrénées. M. Magné, instituteur, camarade de guerre de M. Duffort, avait été blessé grièvement sur le front. Amputé d'une jambe, s'appuyant sur une canne il nous offrit, secondé par M<sup>me</sup> Magné, institutrice, une excellente collation au

saucisson et au jambon avec vin blanc et limonade et petits gâteaux. Nous regagnâmes en chantant la petite station et le train nous ramena à Mirande dans la joie et l'allégresse.

En juin 1926, la 3<sup>ème</sup> année accompagnée de M. et M<sup>me</sup> Duffort, de M. Arénilla et M<sup>elle</sup> Laffont se rendit par le car à Bagnères-de-Bigorre pour la journée. Quel délire ! Visite des «Thermes», bain à la piscine, promenade à la Vierge du Bédât<sup>28</sup> et repas champêtre vers les «Coustous». Le soir, retour vers Mirande en chantant l'hymne aux Camélias : «Les Camélias sont les plus forts du monde !...», «Les Camélias ne périront pas ... »

En juin 1927 , le car sous la responsabilité de M. et M<sup>elle</sup> Duffort assistés de M<sup>elle</sup> Laffont, M. Arénilla et M. Rozès, nous conduisit à la mer. Terminus : Capbreton. La classe comprenait une trentaine d'élèves de 16 à 17 ans ; toujours disciplinés, obéissant aux directives et aux conseils des accompagnateurs. Toujours groupés autour d'un surveillant et de M. Rozès, à un endroit bien précis, recommandé par un responsable de la plage, nous pûmes barboter dans cette eau de l'océan, tandis que quelques baigneurs plus hardis goûtèrent avec émotion les caresses des vagues. Je ressens encore ce premier contact avec l'eau salée, ce premier frisson de crainte et de joie ! Lorsque le soleil mordit la vaste ligne d'horizon où scintillait cette mer en paillettes argentée, le sifflet de M. Duffort ramena sur le sable fin tous ces adolescents heureux et pressés devant leurs vêtements.

---

<sup>28</sup> La statue de la Vierge érigée au sommet du Bédât à 1238 mètres a été inaugurée en 1867.

Essuyés, habillés, sautillant, gesticulant, ils formèrent un grand rond pour déguster une excellente collation préparée par ces dames avec du thon, des sardines, des œufs durs et le traditionnel saucisson. Les tranches de pain disparaissaient dans ces bouches gloutonnes suivies de quelques rasades d'eau et de vin blanc. A 18 heures, le surveillant rassembla la petite troupe docile. Quand la portière du car se ferma, M. Duffort donna le signal du départ et l'autobus en goguette aux accents : «Les Camélias sont les plus forts du monde !» démarra et mit le cap sur Mirande. Quel beau voyage à cette époque !

Avant le concours d'entrée à l'École Normale fixé au début de la deuxième quinzaine de juillet, avant de se séparer de cette 3<sup>ème</sup> année, M. Duffort, rompant avec les habitudes de surveillance, proposa à ses élèves à l'occasion de la fête du 14 juillet, un quartier libre jusqu'à 11 heures du soir. La classe, mise au pied du mur, disposait de deux heures de liberté, de 9 h à 11 h pour assister au feu d'artifice tiré sur la place d'Astarac à 10 heures. Cette liberté inattendue était suivie d'un retour à l'école à 11 h sans surveillance, ni contrainte. L'adolescent devenait un homme responsable devant cette gageure à respecter ! Par affinités, les grands élèves, en tenue de sortie, quittèrent l'école pour assister à cette fête de la République. J'avais l'impression que j'étais le maître de mes décisions. Laffargue Louis, Tajan André, Fulgence Marcel et moi-même, nous nous promenâmes parmi cette foule joyeuse et excitée. Après ce spectacle de lumières accompagnées des pétarades des dernières cartouches de poudre et des sifflements des fusées éclatant en parasols d'étincelles multicolores dans un ciel constellé d'étoiles, nous

nous assîmes autour d'une table du café «GLACIER», savourant à petites lampées un demi de bière bien fraîche. Tout à coup le bal populaire, animé par un orchestre champêtre, débuta par un paso-doble tonitruant et quand les premiers couples enlacés se lancèrent sur la piste de danse, nous nous levâmes. La fête était finie. Satisfaits de notre soirée nous passâmes le portillon à onze heures moins cinq minutes. Notre contrat était rempli.

## *L'année scolaire 1926 – 1927*

La venue de M. Castex, instituteur de la classe de 1<sup>ère</sup> fut bénéfique pour l'école toute entière. Ses cours de dessin d'ornement sur papier Ingres intéressaient les élèves et les sujets proposés, décorés aux classiques crayons de couleurs et surtout à l'aquarelle dans un choix de teintes plus vives ou plus nuancées avec l'art personnel de savoir mélanger certaines couleurs sorties des tubes de la boîte «Bourgeois» excitaient l'émulation. Il est bon de rappeler la participation de M. Castex à l'élaboration des dessins, des croquis qui embellirent à l'époque, le livre d'agriculture composé par M. Cointre et M. Rozès.

Moins autoritaire, moins cassant que M. Taste, chef de musique, M. Castex, devenu son adjoint, en bon pédagogue, apporta au chant choral toute sa patience et j'ajouterai beaucoup de mansuétude pour intéresser les élèves. A mes souvenirs de potache je rappellerai la naissance d'un chant choral due à M. Castex qui suggéra les paroles mises en musique par M. Taste, chant choral au nom évocateur : «Mirande la jolie».

Ma mémoire m'autorise encore à vous confier ces vers vieux de soixante-dix ans !

«Voici le jour, Mirande se réveille.  
Sur les coteaux le soleil resplendit.  
Au pré fleuri, bourdonnent les abeilles,

Et la Baïse à ses rives redit :  
Voyez là-haut sur votre ville  
Le vieux clocher au coq vainqueur.  
Baigné d'azur il se profile.  
Le vieux clocher au coq vainqueur.» bis

J'avoue que je connais l'air de ce modeste chant que je fredonne encore parfois au jardin, mais je n'en ai pas la musique inscrite sur la portée.

## *Ma dernière semaine d'Internat*

Mon internat touchait à sa fin. Le concours d'entrée à l'École Normale d'Auch débuta un lundi de juillet 1927. Le dimanche matin, derniers préparatifs pour affronter les épreuves écrites. Dans la vieille serviette de cuir je disposai tout le matériel d'écolier : le plumier garni du porte-plume armé de la plume «gauloise», des crayons noirs n°1 et 3, de la gomme, de la boîte d'aquarelle, des règles carrée, plate, du double-décimètre, avec équerre, compas, rapporteur, cahiers à dessin, cahier de brouillon et buvard.

A 15 h 30, la section des candidats attendait l'arrivée du train sur le quai de la gare avec Fulgence, Laffargue, Lazartigues, Duthu, Tajan, Saint-Laurent, Loupiac, Molié, Bouglon, Abeillé et quelques camarades dont j'ai oublié les noms. Pris comme internes à l'E.N. pour la durée du concours, nous rejoignîmes cet établissement vidé de ses élèves depuis huit jours. Henri Desqué, major de sa promotion, resté comme surveillant, m'attendait. Il fut un excellent mentor. Après le souper, chacun de nous gagna le dortoir désigné à l'avance. Je couché au dortoir 3. Lorsque la cloche sonna vers 21 heures, les internes acceptés, au nombre de 80, occupèrent en silence les trois dortoirs surveillés par un «normalien» de service. Malgré mes appréhensions grâce à la présence et à l'amitié d'Henri, je m'endormis. Le lundi matin la cloche sonna de bonne heure. Sitôt le petit déjeuner terminé,

l'appel des candidats annonça le début des épreuves. Chaque appelé grimpa lestement les marches de l'escalier de la cour d'honneur pour s'installer dans une salle surveillée par un examinateur. Aux 80 internes provisoires, s'ajoutaient d'autres élèves logés dans les hôtels de la ville d'Auch. L'appel s'acheva avec le nom du 163<sup>ème</sup> nommé.

Je ne vous raconterai pas les péripéties de l'écrit, un peu rébarbatives, avec français, orthographe et grammaire, calcul, histoire, physique et langue (espagnol). Mais je me souviens de l'épreuve de mathématiques. A cet époque-là, les textes étaient dictés aux candidats. A la lecture des deux problèmes (algèbre et géométrie), je compris qu'ils étaient à ma portée et lorsque trois heures plus tard je rendis la copie à l'examineur, j'étais satisfait de mon travail.

Les résultats des épreuves écrites affichées le mercredi soir me donnèrent une émotion passagère de crainte parce que le nom «Lannelongue» cachait mon nom. Mais Henri, heureux, s'écria : «Mais tu as mal lu ! ton nom est sur le bas de la page !». Mon inquiétude se transforma en joie contenue, car l'oral attendait le jeudi les rescapés au nombre de 32, 131 candidats avaient mordu la poussière ! Le mercredi soir, au dortoir, nous n'étions plus que 4 ! Or nous savions que la future promotion n'aurait que 24 élèves ! 8 candidats seraient encore éliminés après l'oral !

Le jeudi matin, avant les épreuves orales, les 32 admis

passèrent la visite médicale devant deux médecins auscitains : auscultation : cœur et poumons, contrôle de la vue et de l'ouïe. Si un élève reçu définitivement après l'oral était refusé à la visite médicale, il devait, avant la rentrée d'octobre passer une contre-visite. S'il était encore considéré inapte physiquement, le 1<sup>er</sup> candidat supplémentaire prenait sa place.

Et l'oral débuta le jeudi après-midi. Je ne ferai qu'énoncer les disciplines contrôlées : le dessin, la langue vivante (espagnol), morale l'instruction civique, mathématiques, texte littéraire, histoire, géographie, chimie, physique, sciences naturelles, épreuves physiques : saut en hauteur, poids et corde lisse, musique et chant ! Par pitié je me garderai de vous raconter cet oral démentiel. Cependant je ne vous citerai que mon épreuve sportive : elle en vaut la peine !

D'abord, pas de tenue de sport ! Comme sautoir, deux piquets de bois verticaux espacés de trois mètres, piqués de pointes tous les 5 cm de 0,90 à 1,60 m. Une ficelle tendue contrôlait la hauteur du saut. Une couche de sable de 30 cm couvrait le sautoir. Quant au lancer de poids, la lourde boule de fonte des champions de compétition nous attendait, collée au sol.

Et ce jour-là, un véritable athlète de 1,90 m pour 86 kg dirigeait les débats. Cet homme sympathique, instituteur à l'école de la rue de Metz à Auch, n'ignorait pas l'indigence des moyens. C'était M. Ernest Vila<sup>29</sup>, ancien trois-quart aile international de

---

<sup>29</sup> Ernest Vila : <https://resistance-gers.fr/acteurs/ernest-vila/>

rugby, joueur au Football-Club auscitain. Mon saut en hauteur ne fut jamais inscrit sur les tables de l'athlétisme national ! Avant mon tour, un grand diable de Tarbes nommé Malou fit un saut de 1,50 m ! Je pose ma veste et je me présente devant cette «force de la nature» qui me toise de la tête aux pieds ! et me dit : «Saute !».

Et de répondre avec un grand sérieux : «Mais Monsieur, je sais sauter ; seulement avec ma taille, si je saute, je passe sous la corde ! Ma franchise dérida ce visage qui s'épanouit dans un rire bruyant de gaieté teinté de surprise et sur un ton paternel me demanda :

- Et quelle est ta taille ?
- Environ : 1,58 m
- À quelle hauteur veux-tu la corde ?
- Je vais essayer 1,25 m.

Je prends mon élan, je m'enlève, je dessine correctement le «ciseau», je penche mon corps et je me retrouve debout dans le sautoir, les souliers en «peau de crocodile» faits par mon père, remplis de sable, sans avoir touché la corde !

Quant au poids qui pliait ma main droite en arrière en étirant mon poignet, appuyé contre mon crâne, le torse légèrement plié dans un élan rapide, comme un ressort, je détendis mon bras droit, le bras gauche tendu, pour le lancer. Dans une trajectoire bien modeste, ce monstre de fonte s'enfonça dans le sol, à trois mètres de la ligne d'appel !

---

La montée à la corde lisse suspendue sous le préau à 3,50 m du sol terminait l'épreuve. Cet exercice je l'avais exécuté sous le préau de l'E.P.S. de Mirande, des dizaines et des dizaines de fois ! Grâce à un entraînement acharné, mes jeunes biceps, en quelques tractions, me permirent de toucher de la main gauche le crochet d'attache. Je redescendis lentement, collé à la corde et M. Vila me félicita. Deux ans plus tard, au cours de mon stage au cours élémentaire de l'école d'application de la rue de Metz, M. Vila me reconnut et se souvint en riant de cette épreuve mémorable et de la bonne note qu'il m'octroya.

J'ajouterai deux mots pour vous entretenir de l'épreuve de musique et chant. Lorsque j'annonçai à l'examineur M. de Boubée responsable de la musique et du chant à l'École Normale que je jouais de la flûte, il n'hésita pas à me demander de solfier la musique du chant de «Carmen» : «Les Dragons d'Alcala» que je chantai ensuite d'une voix claire et juste.

Le vendredi après-midi, toutes les épreuves terminées, les 32 candidats, fatigués, inquiets, groupés au bas de l'escalier de la cour d'honneur, attendaient les résultats définitifs. Vers 16 heures, la porte vitrée s'ouvrit. M. Gaillet, directeur de l'établissement, du haut de la terrasse, dans un silence de cathédrale, énuméra par classement du concours, les noms des 24 élus : 9 pour la section des Hautes-Pyrénées et 15 pour la section du Gers<sup>30</sup>. Soixante-huit années me séparent de cet instant

---

<sup>30</sup> Ce flux de recrutement a été largement insuffisant pour pourvoir au renouvellement des instituteurs et institutrices du département. Le recrutement de non-normaliennes et de non-normaliens brevetés ne s'est jamais durablement

inoublable et pourtant j'entends encore les nominations. Je ne vous citerai que les six premiers par ordre de mérite. 1<sup>er</sup> et major : Barbé Raymond<sup>31</sup> ; 2<sup>ème</sup> Tua Raymond ; 3<sup>ème</sup>: Albert Emile ; 4<sup>ème</sup> Martet Urbain<sup>32</sup> ; 5<sup>ème</sup> Lanelongue Gilbert ; 6<sup>ème</sup> Lazartigues Roger. Je fermai les yeux et n'entendis plus les noms suivants, tellement j'étais heureux : j'étais Normalien. Henri Desqué m'embrassa tandis qu'une larme rebelle grossissait au coin des yeux. Duthu, Laffargue, Tajan et Fulgence étaient reçus. La course se vida rapidement. La nouvelle promotion 1927-1930 réunie dans une salle prit contact avec M. le Directeur qui nous souhaita de bonnes vacances. Un deuxième internat de trois ans nous attendait. Tous les cinq nous prîmes le train qui nous ramena à Mirande.

Félicitations de M. et M<sup>me</sup> Duffort, dernier repas du soir, dernière nuit dans ce grand dortoir. Après le petit déjeuner du samedi matin, nous préparâmes nos malles bourrées de linge et de bouquins. Une dernière embrassade, un dernier salut à M. et M<sup>me</sup> Duffort et chacun après un dernier regard sur l'E.P.S., qui, par le train, qui par l'autobus, fila vers son village natal.

---

interrompu. En effet, à la rentrée scolaire de 1927, le département du Gers comptait 533 institutrices et 298 instituteurs pour une population de 196 400 habitants répartie dans 470 communes.

<sup>31</sup> Raymond Barbé (Auch, 1911- Auch, 2008) <https://maitron.fr/spip.php?article150451>

<sup>32</sup> Urbain Martel (Mirande, 1911 - Paris, 1982) <https://maitron.fr/spip.php?article120459>

L'Internat était terminé ! Après mon circuit Mirande - Auch - Castéra-Verduzan : Castéra-Condom ; Condom - Gondrin, je débarquai dans la soirée à la gare de Gondrin avec la vieille chapelière, ma compagne fidèle, prête pour un nouvel internat de trois ans ! Le concours avait duré toute la semaine. Arrivé sur le pas de la porte, le visage fatigué, les traits tirés, la tête vide, mes premières paroles éclatèrent par ces mots : «Papa ! je suis reçu avec le n°6 !». Il se leva comme un ressort, quitta la petite chaise de cordonnier, m'embrassa, appela maman qui préparait le souper : «Aurélié ! lou pétit qu'eyt récébut !» (le petit est reçu).

La dernière semaine de septembre, alors que mon départ pour l'École Normale d'Auch était imminent la direction des Postes m'avertit de mon succès au concours des P.T.T. avec le n°101 sur 2 000 candidats comme «surnuméraire». Je devais rejoindre Limoges pour un stage de formation de six mois fin octobre. Je savais qu'après ce stage, ce serait une nomination dans le nord de la France avec un retour problématique dans le Sud-Ouest. Fils unique, en accord avec mes parents, je déclinai par retour de courrier cette nomination et le 30 septembre 1927, je partis à l'École Normale d'Instituteurs d'Auch.

Je serai Instituteur comme M. Soulé !

## *Conclusion*

Le long périple des souvenirs de quatre années d'internat à l'École Primaire Supérieure de garçons de Mirande de 1923 à 1927 m'a permis de rappeler la période de mon enfance et de mon adolescence. Malgré soixante-douze ans d'écart, favorisé par une mémoire quasi fidèle, je n'ai jamais trahi ce passé d'une époque révolue. Confronté tout jeune à d'autres camarades, aux règles immuables de l'internat, j'ai appris la discipline, l'ordre, la solidarité, l'amitié, le respect et la reconnaissance envers mes maîtres. Dans ce moule parfois trop rigide, mon caractère acquit plus de profondeur au contact de gens différents dans la façon de vivre. Grâce à ces racines nées dans cet internat aujourd'hui archaïque, j'ai pu traverser des périodes pénibles, quelquefois tragiques de ma vie où je risquais de perdre mon identité, c'est ce que j'appellerai tout simplement : «la Maîtrise de soi».

Depuis plusieurs décennies, ma vieille E.P.S. de garçons a pris le deuil pour recommencer une vie nouvelle. «L'Hôtel des Finances» occupe aujourd'hui les salles rénovées et adaptées aux nouvelles exigences de la vie actuelle. Quotidiennement les fonctionnaires des finances accueillent une autre clientèle.

Ma plume vient de stopper sa course folle. Et pour la dernière fois, avant de m'endormir, le petit «boursier»

d'autrefois devenu normalien et instituteur, malgré quelques regrets teintés de nostalgie, peut fredonner encore ce refrain qui berça son internat :

L'E.P.S. est bâtie sur pierre,  
L'E.P.S. ne périra pas !  
Et l'E.P.S.... oui... oui... oui !  
Et l'E.P.S. la... la... la... !  
Et l'E.P.S. ne périra pas !

Janvier 1994 - 14 février 1995.

## Annexes

### 1 – Tableaux des horaires hebdomadaires d'enseignement dans les Écoles primaires supérieures en 1925<sup>33</sup>, et des horaires des contrôles, des études et des sorties à l'EPS de garçons de Mirande entre 1923 et 1927.

Disciplines	Horaires
Morale, instruction civique	1 h
Français	4 h
Histoire-géographie	2 h
Langues vivantes	3 à 4 h
Enseignement littéraire	10 à 11 h

---

<sup>33</sup> L'enseignement de la sténographie est également dispensé à l'EPS de garçons de Mirande.

Mathématiques	3 h
Sciences naturelles	1 h
Physique-chimie	2 h
Enseignement scientifique	6 h
Arts, dessin	3 h
Chant	1 à 2 h
Enseignement artistique	4 à 5 h
Gymnastique	2 h
Travaux d'atelier	4 h
Total des heures hebdomadaires de cours	26 h à 28 h

## **Contrôles, heures d'étude et sorties à l'EPS de garçons de Mirande entre 1923 et 1927**

Contrôles de mathématiques* les mercredi et samedi pour les internes et externes sous la responsabilité d'un surveillant.	2 h + 2 h
Heures hebdomadaires d'étude pour les internes sous la responsabilité d'un surveillant.	17 h
Heures hebdomadaires d'étude pour les externes sous la responsabilité d'un surveillant.	6 h
Promenade du jeudi sous la responsabilité d'un surveillant.	de 13 h 30 à 16 h
Le dimanche : messe dominicale pour les élèves autorisés par les parents à y participer. Les élèves sont accompagnés par un surveillant.	de 10 h à 11h
Promenade du dimanche sous la responsabilité d'un surveillant	13 h 30 à 16 h

## **2 – Épreuves d’algèbre au Brevet élémentaire 1920 à 1930**

Nous reproduisons, sur le site des amis des musées de l’école, un extrait de l’ouvrage : A. Millet, Algèbre, Brevet élémentaire, Librairie Hachette 1931 – 281 pages : <https://www.amisdesmuseesdelecole.fr/algebre-brevet-elementaire-1920-1930/>

## **3 - Monographies de l’École communale de Gondrin du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle**

Pour préparer l’exposition universelle de 1900, dans laquelle l’enseignement primaire élémentaire sera mis en valeur, le ministère de l’Instruction publique, dirigé par le ministre Georges Leygues, a sollicité les institutrices et instituteurs pour qu’ils écrivent une monographie sur leur école primaire. A Gondrin, Jean Soulé directeur de l’École de garçons et Louise Dupé institutrice à l’École des filles rédigent les monographies en consultant les Archives municipales du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces documents numérisés par les Archives départementales du Gers constituent « *un témoignage exceptionnel sur l’école primaire et la vie locale* ». [https://www.archives32.fr/archives\\_numerisees/portail/monographie\\_scolaire/](https://www.archives32.fr/archives_numerisees/portail/monographie_scolaire/)

#### 4 - Le nouveau groupe scolaire de Gondrin

Au début du XX<sup>e</sup> siècle la tuberculose devient une préoccupation majeure de santé publique, le docteur Antonio Rogès (Cuba, Pinar del Rio 1867- Gondrin 1929) assure les visites médicales gratuites pour les enfants des écoles.

En 1912, Monsieur Rogès est élu maire de Gondrin. La nouvelle municipalité décide de créer, dans un espace aéré à l'entrée sud de l'agglomération, un nouveau groupe scolaire formé de : l'école des filles - 3 classes, l'école des garçons - 3 classes et 4 logements de fonction sur cave, avec jardin, dont 2 pavillons réservés aux instituteurs et 2 logements mitoyens affectés à la directrice et au directeur. Les travaux commencés avant la Guerre 1914-1918 sont achevés en 1925 par l'électrification des bâtiments réalisée par un salarié<sup>1</sup> de la Société d'électricité Ladouch de Valence-sur-Baïse récemment libéré de ses obligations militaires. Cette entreprise installe au début du siècle une usine hydroélectrique sur la Baïse<sup>2</sup> et dans le même temps développe son réseau local de distribution urbain<sup>3</sup>. En 1909, le courant « lumière » alternatif de 120 volts alimente l'agglomération de Gondrin. Le plus souvent dans des maisons, une seule ampoule éclaire la table de la cuisine proche de la cheminée à foyer ouvert.

C'est aussi en 1925 que le deuxième mandat de Monsieur Rogès se termine. Il se retire avec le profond sentiment d'avoir réalisé avec son équipe municipale un important investissement éducatif et de santé publique.

- 1 Albert Mieussens (1904-1990) est le quatrième enfant d'une fratrie de 5. Son père exerce à Mouchan les métiers de forgeron et de maréchal-ferrant de surcroît, au lieu dit La Bourdette, il cultive ses terres agricoles avec une paire de bœufs, héritage de son épouse.

En ce début du XX<sup>e</sup> siècle où le patois gascon est couramment parlé, il apprend le français à l'école de son village dans la classe unique de garçons. Entre 1914 et 1918, la scolarité de ces élèves est particulièrement perturbée en raison de la mobilisation de jeunes instituteurs à peine nommés.

Albert Mieussens obtient le Certificat d'études primaires en 1918 et entre en apprentissage pour devenir électricien. Il est apprenti pendant deux ans à Bordeaux dans une entreprise qui installe des ascenseurs dans les hôtels et termine sa formation à Toulouse dans une entreprise d'installations électriques. A Bordeaux, il est hébergé dans sa famille.

A 18 ans, il devient salarié d'une entreprise chargée de l'électrification de la voie ferrée Tarbes-Pau pour le compte de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Il approfondit et prolonge ses connaissances professionnelles avec des ouvrages : Soulier Alfred, Les moteurs électriques, Bibliothèque d'utilité publique, Librairie Garnier frères, 5 rue des Saints-Pères Paris - 1920, 198 pages

Les ouvrages du même auteur sont « honorés par une souscription du Ministère de l'Instruction publique ».

- Desarces Henri, Nouvelle encyclopédie pratique de mécanique et d'électricité, Librairie Aristide Quillet, publiée en 5 volumes -1924

- 2 La Baïse, affluent de la Garonne
- 3 De 1927 jusqu'à la nationalisation en 1946 des entreprises d'électricité, ce réseau est la propriété de la Société pyrénéenne d'énergie électrique qui distribue dans les agglomérations « le courant lumière 115 volts » et « le courant force 200 volts » provenant de barrages hydroélectriques pyrénéens. Durant la décennie 1950, Électricité de France (EDF) alimente l'habitat urbain et l'habitat rural dans tous les départements en courant monophasé 220 volts et triphasé 380 volts.